Un caractère de ce portrait est la méfiance à l'égard des frontières disciplinaires qui, sous prétexte de technicité, bloquent en fait les questions. L'homme qui a d'abord essayé de comprendre le corps et la maladie n'était pas médecin : c'était un homme qui se servait de son intelligence, de son imagination pour concevoir le fonctionnement de cet organisme. Cette imagination n'était pas d'une nature différente de toute imagination, et la constitution d'une spécialité — la médecine — n'a pas coupé le lien qui unit absolument la pensée médicale avec la pensée tout court.

Sur la question de la beauté, le philosophe, le poète, le médecin ont naturellement plus qu'un mot à dire. Aussi le dialogue entre les disciplines n'est pas une concession à un goût du jour (la fameuse interdisciplinarité), mais l'application dans toute sa rigueur d'une exigence fondamentale à l'exercice de la pensée.

En procédant de cette manière, J. PIGEAUD met en évidence un état des idées sur la création qui nourrissent la tradition occidentale jusqu'au XIX[e] siècle, disparaissant et réapparaissant, mais s'organisant en ensembles qui ont à la fois leur diversité et leur cohérence. Ces ensembles, l'auteur les nomme lieux communs. Son livre se présente explicitement comme une topique de la création dans la tradition occidentale, mais topique ouverte, non dogmatique et qui ne prétend pas être exhaustive.

Une interrogation vient à l'esprit, qu'on aimerait poser à l'auteur : que s'est-il passé après le XIX[e] siècle ? Ces questions qui sont fondamentales et dans le domaine artistique et dans celui de la pensée ont-elles fini par perdre de leur consistance ? *Quid* de leur rôle aujourd'hui ?

On peut l'affirmer sans risque : il n'est pas de lecteur qui n'apprenne beaucoup en explorant ce livre et il est douteux qu'aucun des passages étudiés puisse être oublié par les chercheurs à venir. Il vaut donc la peine de se laisser conduire par ce guide qui nous mène avec autorité. Le ton qui est le sien est très personnel ; il est savant sans être académique et la vigueur de certaines positions montre que celui qui l'emploie pourrait avoir du talent pour la polémique.

Ajoutons, pour conclure, que la lecture de ce livre n'est pas seulement très enrichissante, elle est tonique. Elle rappelle qu'il y a du bonheur à vivre, à lire, à penser, à rêver, et aussi à tenter de comprendre *rerum causas*.

Philippe HEUZÉ.

Sciences historiques.

The World of Rome : An Introduction to Roman Culture, edited by Peter JONES & Keith SIDWELL : Cambridge, Cambridge University Press, 1997, XVII-399 pages, 6 cartes.

Les deux auteurs, qui avaient proposé aux étudiants le manuel *Reading Latin* en 1986 (même éditeur), leur fournissent maintenant, onze ans après, un *companion* pour aborder les divers aspects de la civilisation latine. Un *appendix* spécial, p. 346-352, assure la mise en rapport des deux livres.

On ne boude pas son plaisir à la lecture de cet ouvrage. Le texte, à la typographie élégante et lisible, commodément divisé en paragraphes dont la numérotation est continue du début à la fin, nonobstant la division en chapitres thématiques, est émaillé d'une centaine d'illustrations variées qui soutiennent le propos : le système de renvoi réciproque du texte et des illustrations est particulièrement bien venu dans ce manuel de découverte.

Le contenu est disposé en trois parties, envisageant successivement l'histoire et les institutions, l'économie et la société, enfin la vie morale et intellectuelle. À l'intérieur de chaque ensemble, trois chapitres — quatre pour le premier — traitent plus spécifiquement des différents aspects du monde romain. On note le bel équilibre du texte, que vient conclure un épilogue évoquant la fortune de Rome dans l'imaginaire moderne et contemporain (jusqu'à Astérix !). Le propos des auteurs n'est évidemment pas de concurrencer des ouvrages spécialisés, auxquels d'ailleurs il est renvoyé à la fin de chaque chapitre. Bien plutôt trouve-t-on des exposés brefs, appuyés de citations d'auteurs anciens, et parfois modernes. On a renoncé à la présentation systématique au profit d'exemples et d'anecdotes qui rendent sensible la réalité de la vie antique. Des jugements sur nos connaissances, sur leur fiabilité, sur la méthode enfin, ne sont pas non plus absents : cf. §§ 261, 266, à propos des pratiques religieuses... Ils ont manifestement comme but de susciter chez le lecteur l'amorce d'une réflexion autonome.

Il faut enfin se féliciter de l'appareil utilitaire qui occupe les soixante-dix dernières pages : il valorise beaucoup la dimension pratique de cet ouvrage, en proposant, outre la traditionnelle liste des empereurs, des notices biographiques sur les écrivains latins, ainsi que sur quelques Grecs, et des index nombreux : thématique, topographique, onomastique, des citations. Heureux les apprentis latinistes anglais ! Ils vérifient tout à leur profit — et au nôtre — que plus longue est la patience, plus grande est sa récompense.

G. BONNET.

Yann LE BOHEC, *Histoire romaine. Textes et Documents* : Paris, P. U. F., 1997, 538 pages.

L'ouvrage de Yann LE BOHEC se présente comme un recueil de documents pour illustrer l'*Histoire romaine* publiée en 1997 avec la collaboration de Marcel LE GLAY et Jean-Louis VOISIN. Reprenant le même plan en trois parties (des origines à Auguste, du principat à Alexandre Sévère, et des Sévères à la fin de l'Empire romain d'Occident), l'auteur présente une base de documentation particulièrement pertinente pour chacun des 304 thèmes abordés.

La dimension pédagogique de ce travail, qui s'adresse en priorité aux étudiants d'histoire, apparaît dès les premières pages, où l'on trouve un rappel fort utile des règles du commentaire de texte ou de document, puis une série de recommandations qui entendent guider les premiers pas du jeune chercheur.

On ne saurait manquer d'être frappé par la variété des documents, qui couvrent toute l'antiquité romaine : textes historiographiques, mais aussi poèmes, pièces de théâtre, traités d'agronomie, plaidoiries, lettres... ; sont également convoquées toutes les sciences auxiliaires (épigraphie, numismatique, papyrologie, archéologie), l'ensemble offrant aux étudiants une idée très juste de la diversité des sources et des méthodes auxquelles l'historien doit savoir faire appel.

Les documents sont regroupés par thème, après une brève introduction permettant de souligner la portée et la spécificité du problème abordé. Le souci est constant de confronter le point de vue de plusieurs auteurs, de plusieurs époques, ainsi que d'offrir une approche aussi variée que possible (textes, planches, cartes, monnaies, tableaux). On y trouvera des références attendues (l'exposé de Polybe sur la constitution mixte de Rome), mais aussi d'autres moins connues en général des étudiants, mais toujours éclairantes ; des tableaux d'une très grande clarté permettent d'apprendre à dater les diverses formes de sigillées, à suivre l'évolution

du poids et du titre des *denarii*, depuis l'époque d'Auguste à celle de Caracalla. Des planches permettent de se faire une idée précise des diverses techniques connues des Romains, des inscriptions retrouvées sur des colliers d'esclaves du IV^e^ siècle nous introduisent directement dans la logique du système esclavagiste. Il faut mettre aussi au crédit de cet ouvrage la traduction de sources essentielles (la *Tabula Hebana*, la stèle de Kymè, les Fastes triomphaux...), dont la consultation, trop souvent, n'est ni pratique ni possible pour l'historien non-latiniste. Il convient de relever à ce sujet l'effort qui a été fait pour moderniser la traduction, toutes les fois que cela était nécessaire à l'intelligence du texte.

Chacun des 304 regroupements thématiques est suivi d'une revue bibliographique allant à l'essentiel, et ouverte bien souvent aux travaux de nos confrères dans le monde. Des notes éclairent les passages délicats ou renvoient, à l'occasion, aux termes latins correspondant aux notions qui se trouvent au cœur de la civilisation romaine.

Un index des sources, à la fin de l'ouvrage, permet aux étudiants de situer facilement les auteurs et de découvrir la bibliographie de base à leur sujet, tandis que l'index des thèmes facilite l'orientation de leur recherche.

En offrant ses *Textes et Documents*, Yann LE BOHEC a su joindre l'utile à l'agréable ; il a apporté aux étudiants d'histoire, ainsi qu'il s'en était fixé l'objectif, mais aussi, plus largement, à l'ensemble de la communauté latiniste, un outil permettant à la réflexion historique de s'appuyer constamment sur les bases documentaires précises dont elle ne saurait se passer.

Bernard MINEO.

La mort au quotidien dans le monde Romain, Actes du colloque organisé par l'Université de Paris IV (Paris-Sorbonne, 7-9 octobre 1993) édités et présentés par François HINARD, avec la collaboration de Marie-Françoise LAMBERT (De l'archéologie à l'histoire) : Paris, De Boccard, 1995, 259 pages.

Cette rencontre sur *La mort au quotidien* prolonge celle qui, en 1987, s'était tenue à Caen sur le thème *La mort, les morts et l'au-delà dans le monde Romain : la mort vécue*. Dans la pensée de ses organisateurs elle devait permettre de dégager l'esquisse du système des représentations dont la société romaine (au sens le plus large de cette expression) faisait usage pour délimiter l'univers de la mort à laquelle elle se trouvait chaque jour confrontée. Les vingt communications qui meublèrent ce colloque sont réparties dans ce volume autour des quatre thèmes que voici : 1) *La mort* ; 2) *Le mort* ; 3) *Les survivants* ; 4) *L'image*. Celles qui figurent sous la première de ces rubriques sont au nombre de trois : A. GUNNELLA, *Morti improvise e violente nelle iscrizioni latine* ; C. LOVISI, *La peine de mort au quotidien* ; W. SUDER, *La mort des vieillards*. Dans la deuxième on trouve les exposés de R. LIZZI (*Il sesso e i morti*), A. ALLARA (*Corpus et cadaver, la « gestion » d'un nouveau corps*), S. RODA (*Corpo morto e corpo vivo nelle iscrizioni funerarie latine pagane*), O. ESTIEZ (*La translatio cadaveris, le transport des corps dans l'antiquité romaine*), B. BOYAVAL (*Le transport des momies et ses problèmes*), L. CRACCO-RUGGINI (*Les morts qui voyagent : le rapatriement, l'exil, la glorification*), M. DUCOS (*Le tombeau, locus religiosus*). La troisième est en facteur commun aux communications de F. PRESCENDI (*Il lutto dei padri nella cultura romana*), N. BELAYCHE (*La neuvaine funéraire ou « la mort impossible à Rome »*), L. DESCHAMPS (*Rites funéraires de la Rome républicaine*), J. Chr. DUMONT (*L'enlèvement du cadavre*), P. DESIDERI (*Il trattamento dei corpi dei suicidi*), F. HINARD (*La loi de Pouzzoles et les pompes funèbres*), G. FREY-

BURGER (*Libitine et les funérailles*). Sous la dernière rubrique se succèdent celles de E. FALETTI (*La rappresentazione dei funerali e delle onoranze funebri nell'epigrafia romana*), S. GIORCELLI (*Il funus militare*), Y. LE BOHEC (*Le sentiment de la mort chez les Lingons*) auxquelles il faut ajouter l'esquisse d'une conclusion due à F. HINARD.

Tous ces exposés dont certains pouvaient gagner en brièveté, donc en force démonstrative, éclairent les us et comportements rituels qui ont cours dans l'ordre funéraire, le dit et le non-dit des croyances sur lesquelles ils se fondent, les détails de la cérémonie funèbre, les pratiques du deuil, les questions matérielles et juridiques qui ont trait au tombeau, au transport des restes d'un défunt, etc. Ils mettent donc en évidence les règles qui régissent les rapports entre « déjà morts » et « encore vivants » ou morts en puissance. La documentation utilisée est plus que substantielle dans ses aspects littéraires, épigraphiques et archéologiques. D'un ensemble de bonne tenue on extraira la communication lumineuse de M. DUCOS et celles de J. Chr. DUMONT, L. CRACCO-RUGGINI et P. DESIDERI. Bref on souhaitera qu'une troisième rencontre permette au plus vite l'élaboration d'un troisième chapitre d'une histoire de la culture funéraire à Rome. Mais comment expliquer qu'un recueil aussi dense soit entaché d'innombrables bavures de présentation ?

Jean-Claude RICHARD.

Jerzy LINDERSKI (ed.), *Imperium Sine Fine : T. Robert S. Broughton and the Roman Republic*, Historia, Einzelschriften 105 : Stuttgart, 1996, 225 pages.

Dix articles dans ce livre de 225 pages (et 10 « figures ») : George W. HOUSTON, *Fasti Broughtoniani* : The Professional Activities and Published Works of Thomas Robert Shannon Broughton; Working on the *Magistrates* : An Excerpt from T. R. S. Broughton's *Autobiography*; George W. HOUSTON, Broughton Remembered; Ronald T. RIDLEY, T. R. S. Broughton and Friedrich Münzer; T. P. WISEMAN, The Minucii and Their Monument; Robert E. A. PALMER, The Deconstruction of Mommsen on Festus 462/464 L, or the Hazards of Interpretation; C. F. KONRAD, Notes on Roman Also-Rans; J. LINDERSKI, Q. Scipio Imperator; Ernst BADIAN, *Tribuni Plebis* and *Res Publica*; Erich S. GRUEN, The Roman Oligarchy : Image and Perception.

Les quatre premiers articles rendent un juste hommage au travail admirable, aujourd'hui entre toutes les mains, que représente le *M. R. R.* de T. R. S. BROUGHTON (3 volumes) : nombreux renseignements sur la façon dont l'ouvrage a été élaboré.

Même s'il n'est pas habituel de faire la recension d'articles, il semble indispensable de signaler ici la grande importance des six derniers pour les historiens et les historiens de la religion romaine. Quiconque s'intéresse aux Minucii aura profit à lire les lignes que T. P. WISEMAN consacre à cette illustre *gens*. Les 26 pages de R. E. A. PALMER constituent un réexamen d'un texte de Festus; elles abondent en riches remarques concernant Saturne, les Saturnales, les flamines (très bonne analyse de Tite-Live 27, 8, 4-10 : cas de C. Valérius Flaccus), certains prêtres patriciens, les Claudii et la religion. L'article de C. F. KONRAD, plein d'humour, souligne l'intérêt qu'il y aurait à examiner, à côté des personnages mentionnés par Broughton, les *Non-Magistrates of the Roman Republic* et fournit ainsi un très utile complément au *M. R. R.* (« Also-Rans » désigne les candidats qui n'ont pas réussi) : examen (notamment) de la situation d'Ap. Claudius Pulcher, le consul de 54, et de celle de M. Favonius, le « Cato's Sancho » (p. 123). — Excellente analyse de

J. LINDERSKI concernant « Q. Scipio imperator » : 40 pages dont la lecture est indispensable pour une bonne interprétation du *de Bello Africo*. Capitales, à nos yeux, les considérations d'E. BADIAN sur le rôle des tribuns, dont il est très regrettable que Tite-Live se soit, pour l'essentiel, désintéressé (p. 190). Le dernier article, écrit par E. S. GRUEN, donne leur pleine signification aux portraits et statues (cf. les dix planches en fin de volume) de personnages (dont le rôle n'a pas toujours été de premier plan) représentatifs de l' « esprit romain » à l'époque républicaine.

Un livre d'une très grande richesse. On regrette que le titre soit, dans sa première partie, un peu impropre : on attendait, pour l'ensemble, quelque chose comme « Autour du *M. R. R.* de T. R. S. Broughton ».

P. JAL.

Gabriella VANOTTI, *L'altro Enea* (Problemi e Ricerche di Storia Antica, 17) : Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1995, 343 pages.

L'*Énéide* a relégué dans l'ombre les chapitres des *Antiquités Romaines* (1, 45-64) consacrés à la geste d'Énée. Et pourtant nous avons la quasi-certitude qu'ils revêtaient aux yeux de leur auteur une importance particulière. En effet l'ensemble qu'ils forment commence au point central du livre 1 qui compte 90 chapitres. De plus, comme l'*Énéide*, il se compose de deux parties rigoureusement égales qui constituent l'une le pendant de l'*Odyssée*, l'autre celui de l'*Iliade*. Or l'œuvre de l'historien grec est postérieure à l'épopée virgilienne que, selon toute vraisemblance, il avait lue. Si l'Énée dont nous lui sommes redevables se définit lui aussi par sa *pietas*, il n'est pourtant pas superposable à celui du poète, puisque, dans l'évocation de ses errances puis de la partie italique de sa geste, Denys s'inspire le plus souvent de traditions qui ne doivent rien à celles que Virgile avait choisi de mettre en forme. D'où le titre du livre.

L'ouvrage se compose d'une introduction substantielle et de trois parties (traduction d'*A. R.*, 1, 45-64, commentaire approfondi des chapitres en question et reproduction du texte grec qui reprend celui de l'édition Teubner procurée par F. JACOBY et dont on voit mal, par parenthèse, pourquoi il figure *in fine*).

La traduction n'appelle à notre sens aucune remarque. Quant au commentaire, G. VANOTTI a pu s'aider, pour l'élaborer, de recueils aussi précieux que le *L. I. M. C.*, l'*Enciclopedia Virgiliana* et le *Dictionnaire des Troyens de l'Iliade*. Les notes dont il se compose constituent autant de dossiers exhaustifs en même temps que clairement présentés. Bref un travail de première importance pour l'étude de traditions qui nous reportent *ante conditam condendamue urbem*.

Si nous avons gardé l'*Introduction* pour la bonne bouche, c'est qu'elle constitue la partie du livre la plus personnelle d'inspiration. L'auteur y étudie tour à tour l'état et l'évolution de la légende en Grèce, puis en Grande-Grèce et en Sicile, à Rome enfin. L'apport dont celle-ci est redevable aux *Antiquités Romaines* tient au fait que, pour Denys, Énée avait de droit une place de choix dans une histoire conçue avec l'idée bien arrêtée d'établir que Rome était par nature une cité grecque et, comme telle, dépositaire d'une *paideia* — qu'au demeurant elle avait su faire fructifier. Il est significatif que dans les chapitres (1, 57-58) où Denys évoque l'apparition des Troyens dans le royaume de Latinus, il leur donne le nom de Grecs et signale qu'ils étaient armés « comme des Grecs », bref qu'ils constituaient « une force grecque ». En choisissant de faire la part belle aux « légendes les plus anciennes » (1, 8, 1) dans son récit des temps « primordiaux », « sujet beau, noble et utile à beaucoup » (1, 2, 1), Denys se plaçait sur un terrain dont Tite-Live (*Praef.*,

6) n'avait pas voulu. Bref les conditions étaient réunies pour que, réduit à la portion congrue dans l'*Ab urbe condita*, Énée, devenu l'autre Énée, fût la figure de proue du livre 1 des *Antiquités Romaines*.

Jean-Claude RICHARD.

Alba Longa. Mito, Storia, Archeologia. Atti dell'Incontro di studio Roma-Albano Laziale 27-29 gennaio 1994 a cura di Anna PASQUALINI (Studi Pubblicati dall'Istituto Italiano per la Storia Antica, fascicolo LX) : Rome, 1996, 354 pages, 15 pl. photos dans le texte, 11 hors texte.

Tite-Live et Denys d'Halicarnasse ne doutaient pas qu'Albe-la-Longue ait été une « ville » antérieure à Rome et détruite par Tullus Hostilius. Mais, dans la mesure où le site n'en a pas été découvert, les modernes se sentent tenus à la prudence et préfèrent, pour certains (cf. J. POUCET, *Albe dans la tradition et l'histoire des origines de Rome*, dans *Hommages à Jozef VEREMANS*, Bruxelles, 1986), parler d'un réseau de petits villages situés dans la zone du lac d'Albe. Le caractère « allongé » de l'ensemble qu'ils formaient expliquerait qu'il ait porté le nom d'*Alba Longa*.

Les participants à l' « Incontro di studio » dont ce volume regroupe les travaux n'ont pas placé ce problème au centre de leurs préoccupations. Ils ont préféré fixer leur attention sur la documentation « primaire et secondaire » (p. VII) qui éclaire les *primordia albana* de Rome. Trois communications, respectivement dues à P. CHIARUCCI, F. ARIETTI et G. CECAMORE abordent ce problème d'un point de vue archéologique. On leur ajoutera celle de G. PROSPERI VALENTI qui présenta à son auditoire des notes manuscrites et des inédits de R. LANCIANI ayant trait aux *loca Albana*. Le soin d'interroger la documentation littéraire a été confié à G. D'ANNA, G. BRUGNOLI et C. AMPOLO. Les témoignages iconographiques ont été scrutés par D. BONANOME et P. SERAFIN PETRILLO. Les problèmes religieux sont au cœur des articles d'A. PASQUALINI, qui fut la cheville ouvrière de ces *Actes*, M. MALAVOLTA, M. G. GRANINO CECERE ainsi que de la communication déjà mentionnée de P. CHIARUCCI (*Viabilità arcaica e luoghi di culto nell'area albana*). Un article de G. COLONNA (*Roma arcaica, i suoi sepolcreti e le vie per i Colli Albani*) fait pour finir la soudure avec Rome.

Entre tant de richesses il est assurément difficile de choisir. Qu'il nous soit permis pourtant de dire le plaisir que nous avons pris à lire G. BRUGNOLI, C. AMPOLO et A. PASQUALINI. En s'aidant de trois particularités qu'il relève dans les listes données par Ovide, l'une dans les *Métamorphoses*, l'autre dans les *Fastes*, des rois d'Albe, G. BRUGNOLI (*I reges albani di Ovidio*) met en évidence la volonté du poète de prendre ses distances par rapport à des noms qui, de près ou de loin, évoquent soit l'origine, soit l'entourage d'Auguste. Dans un ordre d'idées différent, C. AMPOLO (*L'organizzazione politica dei Latini ed il problema degli Albenses*) s'intéresse aux *Albenses* dont le nom ouvre, chez Pline l'Ancien, *Nat.*, 3, 69, l'énumération des peuples qui se partageaient la chair de la victime lors du sacrifice accompli sur le mont Albain. Depuis NIEBUHR, l'usage s'est instauré de reconnaître dans ce mot la désignation collective des *triginta populi* associés à cette solennité. Contre ce point de vue l'auteur avance des raisons valables de considérer que le vocable *Albenses* doit s'interpréter en référence à Alba Fucens : située aux confins du Latium et du pays des Marses, cette bourgade comptait depuis 303 au nombre des colonies latines. À un moment qu'il est impossible de déterminer, son nom fut inséré par erreur en tête de la liste. Il figurait encore à cette place à l'époque de la source de Pline.

Dans un bel article intitulé *I miti albani e l'origine delle feriae Latinae*, A. PASQUALINI enfin retrace l'évolution qui, des *sacra albana* célébrés sur le Monte Cavo, conduit aux *feriae Latinae* qui portent la marque d'une Rome dont la vocation à l'hégémonie s'affirme dès les débuts de la monarchie étrusque. Sous leur forme première, divers indices invitent à reconnaître dans ces *sacra* des rites d'intégration curiate et gentilice d'un élément de population albain qui se fixa très vite dans la ville naissante. Mais, lorsque, dès les premiers temps de la domination étrusque, Rome étendit son emprise sur le Latium, le *mons Albanus* devint le théâtre de *feriae Latinae* à la faveur desquelles Jupiter devenu *Latiaris* reçut un culte qui, à l'échelle du Latium, fut le pendant de celui rendu à Rome à Jupiter *Optimus Maximus*.

On ne négligera pas le reste du recueil qui constitue un premier état de l' « Interim Report » que tous attendent. Grâces soient donc rendues à A. PASQUALINI dont l'initiative a rendu possible une approche interdisciplinaire de problèmes encore pendants.

Jean-Claude RICHARD.

T. P. WISEMAN, *Remus : a Roman Myth* : Cambridge, 1995, Cambridge University Press, XVI-243 pages.

Malgré ce qui les sépare, comparatistes et philologues s'accordent à penser qu'essentiel à la légende de fondation de l'*Vrbs*, le thème de la gémellité appartient à son noyau le plus ancien et, au-delà de celui-ci, à un schéma mythique indo-européen. T. P. WISEMAN vient de s'inscrire en faux contre ce consensus, et ce pour deux raisons. Son scepticisme tient en premier lieu à ce que la référence à l'héritage indo-européen et, plus largement, aux archétypes de la pensée mythique est à ses yeux des plus aléatoires (cf. ch. 2 *Multiform and manifold*). Il se nourrit aussi de la conviction que le dossier de Rémus est susceptible d'une exégèse radicalement différente.

Nul ne contestera que l'inégalité fondamentale qui, dans la légende des origines, caractérise au profit de Romulus le couple des jumeaux fondateurs se double paradoxalement d'indices au vu desquels on n'a pas le droit de tenir Rémus pour un simple faire-valoir de son frère. En effet une série de témoignages qui les mentionnent l'un et l'autre illustrent une tendance à préférer l'ordre Rémus-Romulus à l'ordre inverse apparemment plus naturel. Une particularité du même type est illustrée par un certain nombre d'expressions qui, dans des contextes associés de près ou de loin au souvenir de la première Rome, substituent contre toute attente le nom de Rémus à celui de son frère. Bref, autant d'indices d'un foisonnement des versions et des variantes, alors même que la *uolgatior fama* réduit Rémus à la portion congrue puisqu'elle l'élimine *ab urbe condita*.

En d'autres termes Rémus fait problème. En plus des raisons déjà mentionnées, la difficulté tient à ce que les témoignages les plus anciens venus jusqu'à nous, qui sont ceux d'auteurs de langue grecque, sont muets sur son compte. Il est en effet établi qu'il n'a rien à voir avec Rhomos dont le nom apparaît dans certains de ces documents comme celui de l'éponyme de Rome. D'autre part, si nous savons que la légende et le nom des jumeaux étaient connus de Dioclès de Péparéthos, nous ignorons l'époque exacte à laquelle celui-ci vécut. Dans l'état actuel de nos connaissances, le premier témoignage à faire état de Rémus et de son frère est une inscription de Chios (*S. E. G.*, 16, 486) que l'on date de la fin du III^e^ siècle ou du début du II^e^. Antérieurement nous constatons que Romulus peut avoir des frères, mais pas de jumeau.

Le dossier « italien » du problème laisse une impression comparable. En ce qui concerne la louve du Capitole, il est assuré que, dans son état premier, elle n'allaitait pas. Quant au miroir de Préneste qu'on a souvent mis en rapport avec la légende des jumeaux, T. P. WISEMAN propose en s'aidant d'une argumentation séduisante d'y reconnaître dans les nourrissons qui tètent une louve les *Lares Praestites*. Dans l'état actuel de nos connaissances, la première attestation de ce qui devait devenir la vulgate est l'œuvre des *Ogulnii* qui, en 296, firent placer des images des *infantes conditores* (Liv., 10, 23, 11) sous les mamelles d'une louve. Le pluriel latin mérite de retenir l'attention. Dans la version des événements que Plutarque déclarait avoir empruntée à Promathion et qui a chance de nous reporter à des temps encore proches de la royauté étrusque, l'oracle de Téthys annonçait en effet à Tarchétius la naissance d'*un* fils.

Loin d'être le reflet d'un mythe de fondation « primordial », la légende des jumeaux est donc un produit de l'histoire datable de la fin du IV^e^ siècle. Il n'est pas indifférent de ce point de vue que la paternité de la loi qui ouvrit à la plèbe le collège des augures et celui des pontifes soit imputable aux *Ogulnii*. Cette mesure appartient sans nul doute à la série des victoires plébéiennes. Tout suggère que l'autre initiative prise, quatre ans plus tard, par les deux frères en qualité d'édiles curules consacrait la série de ces succès. Le groupe qu'ils firent alors placer *ad ficum Ruminalem* commémorait dans cette perspective l'accession de la plèbe à l'égalité politique depuis qu'en 367 ou en 342, le consulat s'était ouvert à ses membres.

L'étymologie, canonique chez les anciens, qui met en rapport le nom de Rémus avec les *remores aues* de l'auspication primordiale relève du même type d'explication. Il avait fallu du temps pour que la *plebs* fût reconnue comme composante à part entière de la communauté civique. De la lenteur qui avait caractérisé ce processus, Rémus gardait quelque chose. En quoi il se différenciait de son frère dans lequel une tradition bien attestée invite à reconnaître l'homme d'une force qui débouche sur la précipitation. Ce trait de caractère renvoie bien sûr aux *aues praepetes* de l'*augustum augurium*. À ces considérations s'en ajoutent d'autres qui ont trait à la *Remuria/Remoria*. Certains témoignages la situent sur l'Aventin qui était la colline plébéienne par excellence. D'autres peuvent donner quelque consistance à l'hypothèse selon laquelle le lieu qui portait ce nom se serait confondu avec le *Mons Sacer*. Auquel cas les références à l'Aventin et au Mont Sacré dans la tradition relative à chacune des deux premières sécessions prouveraient, s'il en était besoin, les liens de Rémus avec la plèbe.

Reste le problème majeur : comment expliquer le motif de l'assassinat de Rémus qui est celui des jumeaux dont la présence symbolise les aspirations de la plèbe à une communauté civique digne de ce nom ? Sans avoir la clarté des précédentes, la réponse avancée, avec beaucoup de prudence, par T. P. WISEMAN procède de considérations qui ont trait aux difficultés que l'*Vrbs* rencontra alors dans sa politique de conquête en Italie. Zonaras 8, 1 peut donner à penser que, confrontée en 296 à la menace d'une coalition de Samnites, d'Étrusques et de Gaulois, Rome se trouva dans la nécessité de procéder à un sacrifice humain. Une tombe découverte dans l'*area* du temple de la Victoire dédié en 294, et plus précisément à l'emplacement qui était sans doute celui de l'autel garde peut-être une trace de ces événements. Mais ce rite, on le sait, était aux yeux des Romains étranger à l'esprit de leur religion. On est en droit de supposer que dans la mémoire collective, le souvenir en fut occulté au même titre que la tombe ou plutôt que ce rituel fut senti à l'égal d'un sacrifice de fondation destiné à protéger les murs de terrassement du Palatin contre toute menace. Si nous suivons l'auteur, la tradition relative à l'assas-

sinat de Rémus se rattache à des croyances identiques : Properce (3, 9, 50) et, plus encore, Florus (1, 1, 8) qui nous l'ont transmise dans son état sans doute primitif usent d'une terminologie qui évoque un sacrifice de fondation dont la victime consacra de son sang « the defenses of the new city » (p. 125).

Bref, le mythe de Rémus naquit et prit forme complète en quelque vingt ans autour de 300 av. J.-C. Il est permis de supposer que *ludi circenses* et plus encore *ludi scaenici* furent pour beaucoup dans son enracinement, les représentations théâtrales ayant joué en ce domaine un rôle comparable à celui des *carmina conuiualia* dans la formation d'une mémoire collective en milieu aristocratique pendant les siècles obscurs.

Telle est, ramenée à l'essentiel, la substance d'un livre tonique et qui donne à penser. Avec l'auteur et d'autres, nous croyons que B. NIESE était dans le vrai en affirmant que « les légendes de fondation ne sont souvent qu'une manière d'histoire contemporaine présentée sous un autre nom » (p. 45). L'application qui est faite de ce postulat est en règle générale de fort bonne venue. Sur un point capital pourtant, celui de la mort de Rémus, il nous paraît que l'auteur en a trop fait. Il ne va pas de soi en effet qu'une figure aussi lourde de charge symbolique que l'est celle de Rémus dans la reconstruction qui nous est présentée ait pu être éliminée alors qu'elle venait d'entrer dans l'histoire. Rémus était certes plus fragile que son frère, incontesté dans son rôle d'éponyme. Mais de ce que la *deuotio*, survenue à Sentinum, de P. Décius Mus illustrait dans sa plénitude le patriotisme plébéien, il ne s'ensuit pas que, pour la sécurité de Rome et de ses murailles, « même un frère dût être sacrifié » (p. 140). Le lecteur le plus bienveillant peut douter que la légende obéisse *aussi ponctuellement* aux suggestions de l'histoire.

Dans un ordre d'idée différent, on est en droit de regretter que WISEMAN ait passé sous silence des passages de Servius et du chroniqueur byzantin Malalas qui font état d'un « Mitkönigtum » postérieur à la mort de Rémus et, de ce fait, symbolique et réparateur. On y décèle en effet un certain nombre d'échos qui orientent l'analyse vers deux pôles, celui de l'*imitatio Alexandri* et celui des honneurs décernés, de son vivant, à César, puis, à titre posthume, à quelques membres de la dynastie julio-claudienne.

Cela dit, le livre de WISEMAN abonde en développements qui sont autant de réussites. Nous pensons, ce disant, à l'analyse dans laquelle il établit que l'Agrios d'Hésiode (*Th.*, 1013), identifié par A. ALFÖLDI comme étant Silvius, a chance d'être Faunus, aux pages consacrées aux Lupercales et aux raisons qui valurent aux jumeaux de trouver place dans le mythe fondateur de ce rituel, au passage qui attire l'attention du lecteur sur des témoignages mettant en rapport la figure par essence plébéienne de Rémus avec une sodalité marquée au sceau d'une *gens* patricienne, celle des Luperques *Fabiani*. Bref, un livre qui innove et qui alimentera plus d'un débat. On complétera la bibliographie finale en y insérant un ouvrage posthume de G. DUMÉZIL (*Le roman des jumeaux. Esquisses de mythologie*, Paris, 1995).

Jean-Claude RICHARD.

Gianluca TAGLIAMONTE, *I Sanniti : Caudini, Irpini, Pentri, Caraceni, Frentani*, Biblioteca di Archeologia, 25 : Milan, Longanesi, 1996, 322 pages, 48 planches.

Ce nouveau volume de la « Biblioteca di Archeologia » dirigée par M. TORELLI apporte une nouvelle monographie sur un peuple italique, s'ajoutant aux ouvrages déjà parus dans cette collection sur les Iapyges, les Sardes, les Brettiens, les

Vénètes, les Campaniens dus à E. DE JULIIS, C. TRONCHETTI, P. G. GUZZO, L. CAPUIS, L. CERCHIAI. L'auteur en est G. TAGLIAMONTE, qui avait publié en 1994 un ouvrage sur le mercenariat italique, *I figli di Marte*, qui est maintenant la référence obligée sur la question. Ce nouveau livre de l'auteur rendra les plus grands services sur le sujet : il fournit la documentation archéologique la plus à jour (avec de bonnes bibliographies, notamment pour les différents sites, rejetées en fin de volume). Mais c'est aussi un véritable livre d'histoire : G. TAGLIAMONTE étudie l'émergence progressive d'une identité samnite, fondée sur une conscience ethnique dont les déplacements de groupes humains que décèle l'archéologie n'est qu'un des aspects. Il dégage très bien la part des éléments culturels, comme l'affirmation d'une langue écrite commune (même si c'est à travers deux alphabets, de types grec et étrusque), l'osque, ou la référence aux traditions de *uer sacrum*. Certaines propositions sont sans doute critiquables : nous ne pensons pas qu'on puisse voir dans la légende de Diomède une création romaine. Il paraît difficile d'admettre que l'*Urbs*, nouvelle Troie, se soit appuyée sur la figure du plus implacable ennemi des Troyens, alors même que bien des aspects de sa légende soulignent encore cet aspect (notamment la restitution du palladium à Énée, où il apparaît, comme ce sera le cas encore dans l'*Énéide*, comme un ancien ennemi venant à résipiscence ; de ce point de vue, il joue souvent un rôle comparable à celui d'Ulysse, et cette fonction des deux héros mériterait d'être étudiée de près). Mais c'est aussi un des intérêts du livre que de susciter la réflexion !

Dominique BRIQUEL.

Nicholas HORSFALL, *La cultura della plebs Romana* (Cornucopia, Repertoris i materials per a l'estudi del Món Clàssic Publicats pel grup de recerca Littera del Departament de Filologia Llatina de la Universitat de Barcelona) : Barcelona, P. P. U., 1996, 113 pages.

Cet opuscule qui reprend la substance d'une conférence initialement donnée à l'Académie Américaine de Rome constitue une mise au point bienvenue des recherches que, depuis une bonne vingtaine d'années, N. HORSFALL consacre aux divers aspects des cultures populaires dans le monde romain. Mais il innove dans la mesure où il fait la part belle aux témoignages d'époque chrétienne dont l'abondance pallie le caractère épars de ceux qui ont trait à des temps plus anciens. Le recours à cette documentation tardive est au demeurant éloquent puisqu'il met en évidence des permanences significatives.

Comme on pouvait s'y attendre la plèbe qui est au cœur de ce travail est une catégorie sociale hétérogène : la seule définition qu'il est possible d'en donner se formule en effet en termes subéquestres. Mais cette hétérogénéité n'est pas exclusive de constantes qui aident à esquisser ce que, faute de mieux, on appellera un horizon culturel d'ensemble. La composante qui en est le plus immédiatement perceptible tout au long de la période envisagée est celle d'une mémorisation à base musicale. Elle est attestée aussi bien au début de notre ère aux fêtes en l'honneur d'Anna Perenna (Ov., *Fast.*, 3, 535-536) que dans la Provence Wisigothique où, au début du VI^e^ siècle, Césaire part en guerre contre la survie des *carmina diabolica amatoria et turpia* ou *carmina luxuriosa*. Élargissant le cadre de son enquête, N. HORSFALL souligne l'importance trop souvent dévalorisée des témoignages qui mentionnent la place du rythme et du chant dans la vie quotidienne des travailleurs, mais aussi dans les manifestations d'adhésion ou d'opposition populaire à la politique de tel ou tel empereur.

Ils méritent plus de confiance en tout cas que les diverses expressions du préjugé aristocratique à l'endroit d'une plèbe urbaine cosmopolite en même temps qu'exclusivement soucieuse de nourriture et de jeux. Tout se passe en fait comme si, depuis l'âge d'or de la République, la *militia*, l'immigration et la coexistence dans l'*Vrbs* de groupes de provenance variée avaient favorisé la diffusion d'un hellénisme de masse. Dans un ordre d'idées complémentaire on est en droit de croire que le succès populaire du théâtre, du mime et de la pantomine favorisa l'accès de ce public à une connaissance au moins sommaire de quelques mythes grecs, contribuant du même coup à l'enrichissement de la mémoire collective. Le rôle des *circulatores* dans ce phénomène est également vraisemblable.

Ces témoignages sont par eux-mêmes suggestifs. Mais on saura gré à N. HORSFALL d'y avoir ajouté une documentation de caractère indirect, qu'il emprunte à Cicéron et qui est particulièrement précieuse. Elle provient pour une part des traités de rhétorique où il arrive que l'orateur s'intéresse, à travers l'évocation de ses réactions, au niveau culturel d'un auditoire, pour l'autre des *contiones* qui nous sont parvenues de son œuvre, auxquelles on ajoutera bien sûr le *pro C. Rabirio perduellionis reo* : à travers l'étude des listes d'*exempla*, cette ultime partie de l'enquête met en évidence la composante spécifiquement historique de la mémoire collective romaine, donc d'une forme de culture populaire.

Toutes les composantes de cette culture ne sont pas d'essence exclusivement « plébéienne ». C'est ainsi qu'Auguste ne prenait pas aux *ludi* un plaisir moins vif que le Voltéius Ména d'Horace et que, comme la plèbe, les grands se pressaient à la représentation de comédies ou autres spectacles comiques. Mais l'existence de ce « tronc commun » ne saurait faire oublier qu'en milieu plébéien, ces divertissements donnent accès à un type de culture qui se définit en termes d'oralité. L'unique composante des cultures (au sens le plus large de ce mot) populaires qui passe par l'utilisation de documents écrits et, de ce fait, par une pratique, nécessairement limitée, de la lecture nous oriente vers le monde du travail. À preuve par exemple le témoignage de Varron (*Rust.*, 2, 3, 8) selon lequel les bergers en chef gardaient par devers eux *quaedam scripta* qu'il leur fallait consulter en cas de maladie ou de blessures des bêtes.

Bref, un travail important dont les grandes lignes sont à nos yeux probantes compte tenu de la masse des témoignages produits par l'auteur. Celui-ci le présente comme « un testo cosi controcorrente » (p. 8) et si contraire au « modello classico egemonico » allergique à l'idée même d'une culture plébéienne qu'il s'attend à ce que les foudres des dévots se déchaînent contre son opuscule. À en juger par l'alacrité qu'il apporte dans sa note 392 à régler un compte pourtant récent, les adeptes des querelles de chapelle ou d'école trouveront à qui parler.

Jean-Claude RICHARD.

Dominique BRIQUEL, *Le regard des autres. Les origines de Rome vues par ses ennemis (début du IV^e siècle/début du I^er siècle av. J.-C.)*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 623, diffusion Les Belles Lettres : Paris, 1997, 210 pages.

Comment les ennemis de Rome voyaient-ils les origines de la Ville qu'ils combattaient ? L'importance du thème des *origines gentium* dans la pensée et la propagande antiques fait tout l'intérêt de cette question, à laquelle sont consacrées les quatre études réunies ici. Il ne s'agit donc nullement d'une contribution au débat sur l'historicité de la tradition romaine des *primordia*, mais d'une analyse de la récep-

tion (on pourrait presque dire la contre-réception) des légendes romaines auprès de peuples comme les Gaulois, les Siciliens, les Carthaginois, les Étrusques, ou de milieux comme telle cour hellénistique ou les insurgés de la Guerre Sociale. La difficulté d'une telle enquête est évidemment extrême dans la mesure où nos sources sont presque toutes caractérisées par un net romanocentrisme : l'hypothèse y a donc nécessairement une très large place, mais d'une façon, ici, consciente, maîtrisée et, dans l'ensemble, convaincante. On retrouvera avec plaisir les qualités habituelles de l'auteur : sens de la nuance, finesse du jugement, prudence, qui n'exclut pas l'audace, goût pour les auteurs rares. Le premier chapitre traite d'abord de la prise de Rome par les Gaulois, puis de la tentative d'Hannibal. Dans une analyse complexe, D. BRIQUEL met en évidence, à partir de variantes et de fragments qui, au premier abord, pouvaient sembler anodins ou aberrants, ce que j'appellerais les conséquences mythographiques de ces événements, c'est-à-dire la façon dont Gaulois, Grecs de Sicile et Carthaginois ont alors cherché à modeler, dans un sens qui leur fût favorable, le passé mythique de l'*Urbs*. On y découvre alors autant de traditions fabriquées affirmant que : les Gaulois sont des Siciliens (Timée) ; les Siciliens sont des Ligures, i.e. des Gaulois ; les Gaulois sont des (pré-)Romains en tant qu'Aborigènes ; les Romains sont des Gaulois, par l'intermédiaire, selon Silénos, de l'hyperboréenne Palantho, éponyme du Palatin ; Hannibal est un nouvel Hercule, venant chasser les brigands qui occupent indûment le site de Rome. La finalité de toutes ces légendes est claire : en allant à la conquête de Rome, les Gaulois ne faisaient que rentrer chez eux et, entre eux et les Siciliens, l'alliance était celle de deux peuples frères !

Dans la seconde étude, consacrée aux fresques de la Tombe François, trouvée près de Vulci en 1857, se trouve reprise et développée, à la lumière des résultats d'un congrès et d'une exposition organisés en 1986, l'interprétation présentée en 1983 par F. COARELLI dans un article mémorable (des *Dialoghi di Archeologia*, maintenant dans son livre *Revixit ars*, 1997) : on y verra que les Romains, en cette fin du IV^e^ siècle av. J.-C., sont vus comme des Troyens. À l'instar du savant italien, D. BRIQUEL met en rapport ces fresques avec la guerre qui opposa, de 358 à 351 av. J.-C., Rome et une coalition de cités étrusques groupées autour de Tarquinia (cf. Liv., VII, 17, 6), et, comme lui, il explique le voisinage, dans la même tombe, de sujets homériques, archaïques et contemporains, par une conception cyclique de l'histoire, mise autrefois en relief par Jean HUBAUX, Jean GAGÉ et Marta SORDI. Les fameuses statuettes de Véies représentant Énée portant Anchise ne datent pas du sixième siècle comme l'avait cru J. PERRET, mais bien du quatrième siècle av. J.-C. (VAGNETTI, TORELLI), et elles témoignent de l'implantation romaine de la légende : dès les lendemains du siège de la métropole étrusque, les Romains se voient donc comme des nouveaux Troyens. Par ailleurs, la diffusion du thème dit de la capture du devin, présent non seulement chez Tite-Live (V, 15), dans l'épisode de la crue du lac albain, mais aussi dans un miroir de Bolsena datant du IV^e^ siècle, prouve, selon D. BRIQUEL, que, dès cette époque, le siège de Véies fut imaginé comme celui d'une nouvelle Troie (p. 115). Nous souscririons volontiers à cette conclusion, qui cependant ne va pas sans susciter une difficulté qui, curieusement, semble avoir échappé à la recherche récente : comment les mêmes Romains qui, juste après le siège de Véies, se voient comme des Troyens, avaient-ils pu voir, un peu auparavant, en Véies une nouvelle Troie, ce qui devrait impliquer qu'ils se soient alors définis comme des Grecs ? Quoi qu'il en soit, la Tombe François livre des informations que la tradition littéraire a tues : c'est elle qui révèle la participation probable de Vulci au conflit de 358-351, et, pour le sixième siècle, le rôle éminent des frères Vibenna, tout comme le fait que Servius Tullius-Macstarna

était arrivé au pouvoir par la violence, en tuant son prédécesseur, ce que Claude, dans son fameux discours au Sénat, se gardera bien de rappeler. Voilà qui devrait, soit dit entre parenthèses, tempérer bien des extases contemporaines sur la capacité assimilatrice (d'intégration, comme on dit aujourd'hui) de la Rome archaïque ! Un détail : nous pensons que le lemme de Festus (482L) où se lisent les lettres *max...* désignait bien Maxtarna, hypothèse que nous ne qualifierions pas d' « opinion courante » (p. 64), mais de *lectio difficilior*, et palmaire, s'étant imposée à bon droit ; l'état du manuscrit interdit, de toute façon, une conclusion sûre. Les fresques de la Tombe François s'ordonnent, on le sait, autour de la figure de Vel Saties, qui fut sans doute leur commanditaire, et qui y est représenté en augure. Dans un moment d'enthousiasme, l'auteur écrit que « l'observation de ces signes [auspiciaux], leur étude en fonction de la documentation recueillie dans la littérature divinatoire avaient un côté rigoureux qui n'est pas si éloigné de l'attitude d'un savant actuel » (p. 111). Est-ce une manière de suggérer que si les devins de jadis faisaient ainsi de la science sans le savoir, les savants d'aujourd'hui ne feraient que de la divination ? Plus sérieusement, on rappellera que, en droit augural romain, et donc très probablement étrusque, si le signe souhaité n'apparaît pas, l'augure le crée par sa seule parole.

Le troisième chapitre (cf. cette *Revue*, 73, 1995, p. 44 et s.) entreprend de démasquer l'auteur anonyme que visait Denys d'Halicarnasse lorsqu'il cherchait à combattre la vision négative des origines de Rome présentée par certains de ses prédécesseurs, notamment à propos de l'*asylum* romuléen : avec Jean-Louis FERRARY, D. BRIQUEL pense à Métrodore de Scepsis dont il retrouve également les traces chez Justin. Se dessine alors une présentation négative de la première Rome, d'où toute référence troyenne est volontairement exclue et où l'*asylum* est présenté comme un repaire de brigands.

Dans le dernier chapitre (voir déjà le n° 74, 1996, de cette *Revue*, p. 108 et s.), sont étudiés les motifs figurant sur le monnayage des insurgés de la Guerre Sociale. D. BRIQUEL rappelle très justement, en renvoyant aux travaux de SALMON et de DOMASZEWSKI, que « la révolte s'est organisée sur des bases ethniques et géographiques », et il montre toutes les implications de ce double enracinement sur le programme figuratif choisi, avec soin n'en doutons pas, pour ces monnaies, où l'on voit notamment une louve écrasée par un taureau. Or « le taureau est une sorte de blason animal de l'Italie en vertu du rapprochement de ce nom avec celui du jeune bovin, qui est *vitulus* en latin ». Une démonstration subtile et serrée suggère une origine grecque pour une doctrine née du rapprochement, injustifié linguistiquement mais suggestif mythographiquement, entre la désignation du veau en ombrien (*vitlu*) et celle de l'Italie (*Vitelliù*), qui ne s'appliqua d'abord, on le sait, qu'au sud de la péninsule. Mais, dans ce cas, les monnaies auraient dû donner à la louve un veau comme adversaire. D. BRIQUEL ne méconnaît pas la difficulté, il la souligne même très clairement : il y voit une déformation volontaire, due à l'influence du mythe d'Hercule et à celle d'un thème cher aux Samnites, prédominants chez les insurgés, celui du *uer sacrum* guidé par un taureau. Nous suggérerions quant à nous de voir également dans le choix de cet animal comme symbole le poids de réalités très concrètes : jusqu'à l'époque contemporaine, la transhumance est restée l'activité principale des populations du Tavoliere, terre d'élection des révoltés, et l'existence, dans l'Antiquité, de toponymes comme *Bouianum*, en est la trace directe. D'autre part, de nombreuses études ont montré ces dernières années que le dieu qui est le plus lié à cette activité n'est autre qu'Hercule. Peut-on enfin dire que « le taureau, animal batailleur, est lié au dieu de la guerre [...] alors que le bœuf, animal placide, est offert à Jupiter » (p. 188) ? Il est vrai que les sources

semblent aller dans ce sens (Servius, *ad Aen.* 9, 624; Ateius Capito in Macrobe, III, 10), exploré déjà par G. DUMÉZIL (ici même, en 1961, n° 39, p. 242 et s.) : mais l'inventeur de la tripartition fonctionnelle avait oublié le cas du taureau sacrifié sur le mont Albain à Jupiter (Dion. Hal., IV, 49, 3 et Arnobe, II, 68).

Ces minces remarques n'enlèvent rien aux nombreux mérites d'un livre neuf, suggestif et, dans l'ensemble, très convaincant : c'était une excellente idée que de s'intéresser ainsi à la vision des vaincus. Comme le souligne l'auteur, une telle enquête fait apparaître le caractère artificiel et secondaire des traditions forgées par les adversaires de l'*Urbs : a contrario*, l'enracinement et l'ancienneté du légendaire romain n'en sont que plus frappants.

Alexandre GRANDAZZI.

Robert E. A. PALMER, *Rome and Carthage at Peace*, Historia, Einzelschriften 113 : Stuttgart, 1997, 152 pages.

7 chapitres : Introduction; Romano-Carthaginian Relations to 264 B. C.; Carthaginian Cargoes at Rome; Romans Have Strange Gods Before Them (264-202 B. C.) : Janus, Spes, Hercules, Saturn, Venus, and Apollo; Vicus Africus at Rome; Vicus Sobrius at Rome, and Mercurius Sobrius at Rome and in North Africa; Conclusion;

et 8 appendices : The *Decemviri Sacris Faciundis* during the Second Punic War; Forum Holitorium; Speculation on the Nature of Roman Religious Ferment in 213/212 B. C. : Prostitution and Infanticide; Aeneas, Mercurius, Aletes; On New Carthage (Cartagena); Jupiter Africus on the Capitol; Mercurius Malevolus; Mercuriolus of Apuleius.

Ouvrage très suggestif dont le but est de montrer les liens qui, dans le domaine commercial et sur le plan religieux, ont existé entre Carthage et Rome depuis le V^e^ siècle avant notre ère (cf. les traités successifs mentionnés par Polybe : 508, 348, 279) jusqu'à l'époque d'Auguste, et notamment, de façon paradoxale et indirecte, pendant les trois guerres puniques. Quelques indications à relever :

1) Le texte de ces traités était conservé dans un local qui n'était pas, comme on l'a cru par erreur, l'*aerarium* des questeurs, mais qui était proche du temple de Jupiter Capitolin et dépendait des édiles;

2) Rôle important des esclaves carthaginois, très nombreux, à Rome et en Italie (les Carthaginois pratiquaient sur une grande échelle le commerce des esclaves); beaucoup de prises de guerre. Ces esclaves étaient utilisés, notamment, dans la construction des navires; leur rôle dans certaines conjurations (cf. en 217);

3) Le *Poenulus* de Plaute (entre 200 et 183) met en scène un Carthaginois très sympathique et très pieux. Un tel sujet suppose l'adhésion et la compréhension du public romain. La pièce révèle l'importance du commerce de la pêche, des fruits et des échanges de toute sorte liés à ce commerce. Rôle des éléphants d'Afrique dans les Jeux; la *mappa* est un mot carthaginois. Traduction en latin, sur ordre du sénat, du traité d'agronomie de Magon, après la 3^e^ guerre punique. Certains « officiels » romains connaissaient le punique;

4) Le quatrième chapitre, au titre un peu raccoleur, est un des plus intéressants dans la mesure où il montre le développement subit à Rome, au cours de la 1^re^ et de la 2^e^ guerre punique, du culte de dieux qui sont aussi ceux de l'ennemi : c'est le cas de celui de Janus — mieux attesté en Afrique du nord qu'en Italie — dont le temple est élevé par C. Duillius, un des vainqueurs romains, sur le *Forum Holitorium* (*macellum* est un mot punique); de même le temple de *Spes* élevé au

même endroit par un autre vainqueur de la 1re guerre punique, A. Atilius Caiatinus; autel dressé en 217 à Hercule par le co-dictateur M. Minucius; fête des Saturnalia (Saturne = Ba'al Hammon) au cours de laquelle, en 217, est donné un *conuiuium publicum* où des maîtres romains dînaient avec des esclaves africains (p. 64 = Macrobe, *Sat.*, 1, 7, 37; 11, 1); la même année, après consultation des livres Sibyllins, les décemvirs ordonnent de vouer un temple à la Vénus du Mont Éryx (Tite-Live 22, 9, 10; 10, 10 : le temple est voué par le dictateur Q. Fabius Maximus; cf. 23, 20, 13; 31, 9), c'est-à-dire à l'Astarté ou Tanit carthaginoise. Il s'agit pour les Romains d'apaiser les dieux de l'ennemi.

Intéressante discussion au chapitre V sur le « Vicus Africus » à Rome : plusieurs interprétations sont proposées; de même pour le « Vicus Sobrius » (allusion aux libations faites avec du lait — usage surtout africain).

Même si l'analyse est parfois un peu confuse (cf. les pages 88-103 concernant Mercurius Sobrius; de même l'Appendice 3), aboutit à des impasses (Appendice 4) ou paraît forcée (Appendice 5 : les colonnes élevées à Carthage assimilées à des bétyles), l'ouvrage provoque sans cesse la réflexion et intrigue souvent.

On aurait aimé une vraie tentative d'explication pour le diminutif *Poenulus* et autre chose qu'un renvoi à SZNYCER ou GRATWICK (indications bibliographiques insuffisantes) pour les passages en « punique » du *Poenulus* (le sujet traité semblait l'exiger).

L'auteur n'est pas un familier de la langue française : cf. Saturne « africaine » (*sic*, p. 148) ou les différentes orthographes de « Marseille » (p. 96, n. 86). Il est vrai que l'orthographe de « neighbourhoods » varie, elle aussi, toutes les dix pages...

P. JAL.

José María BLÁZQUEZ, *España romana* : Madrid, Ediciones Cátedra, Historia. Serie Mayor, 1996, 24 × 16,5 cm, 468 pages, illustrations, cartes. ISBN : 84-376-1460-0.

On ne trouvera pas sous ce titre un ouvrage sur l'Espagne mais un recueil de vingt-six articles de J. M. BLÁZQUEZ consacrés à divers aspects de la péninsule Ibérique pendant la période romaine. Ces travaux avaient été publiés dans de multiples revues (savantes ou de vulgarisation), hommages, actes de congrès (nationaux ou internationaux) au cours des trente dernières années : le plus ancien date en effet de 1965 et le plus récent de 1996 (sans compter un article sous presse). On se contentera de les mentionner dans le cadre des trois parties chronologiques où ils sont présentés ici.

La première, intitulée *España durante la República* (p. 11-139), regroupe neuf textes qui vont des années 1965 à 1996 : *Los ilergetes en el cuadro de los restantes pueblos ibéricos durante la segunda guerra púnica* de 1988, *Cástulo en las fuentes histórico-literarias anteriores al Imperio* de 1965, *La mina romana republicana de La Loba (Córdoba)* de 1982-1983, *Las explotaciones mineras y la romanización de Hispania* de 1996, *Administración de las minas en época romana. Su evolución* de 1989, *El estado de Burebista y los pueblos de la península Ibérica en época helenística* de 1989, *Las alianzas en la península Ibérica y su repercusión en la progresiva conquista romana* de 1967, *La romanización del noroeste de la península Ibérica* de 1977 et *Etruscos en la Hispania romana* de 1989.

Consacrée à *España durante el Imperio*, la seconde partie forme logiquement le gros du volume (p. 141-361). Elle rassemble douze études souvent plus longues,

et plus récentes puisque datant des années 1977-1995 : *El papel de los Pirineos según las fuentes clásicas* (1988), *Las Islas Canarias en la Antigüedad* (1977), *Hispania en época julio-claudia. La Bética* (1988), *El comercio de obras de arte en la Hispania romana* (1978), *Gran latifundio o pequeña propriedad en la Bética (Hispania) en época imperial ?* (1978), *La exportación del aceite hispano en el Imperio romano. Estado de la cuestión* (1980), *Últimas aportaciones a los problemas de la producción y comercio del aceite en la Antigüedad* (1993), *Excavaciones españolas en el Monte Testaccio. Nuevos datos* (1991), *El Monte Testaccio. Archivo del comercio de Roma* (1990), *El programma Testaccio* (1991), *Últimos trabajos sobre la exportación de aceite bético a Roma y al ejército* (1992) et *El evergetismo en la Hispania romana* (1995). Comme on le voit, sept de ces douze textes portent sur la Bétique, dont six sur la seule huile produite dans la province.

La dernière partie, intitulée *España durante el Bajo Imperio*, occupe les pages 363 à 466 du livre. Comme elle ne comporte que cinq textes, c'est dire qu'ils sont tous assez longs. Mis à part une synthèse sur le sujet qui remonte à 1978 (*La Bética en el Bajo Imperio*), les autres datent de ces toutes dernières années : *Características de la sociedad hispana en el Bajo Imperio* de 1993, *Las élites de la Hispania en el Bajo Imperio* de 1994, *Últimas aportaciones a las relaciones entre Hispania y África* de 1994 également. *Los broncistas en la España antigua*, qui clôt le volume, est inédit et doit paraître dans le tome 65 de la revue *Bellas Artes*.

À la fin du livre figure la provenance des articles, qui ont tous fait l'objet d'une mise à jour bibliographique jusqu'à ces dernières années. Le fait est suffisamment rare dans ce genre de recueils pour qu'on le signale, de même que la qualité de la typographie ainsi que des cartes et illustrations, que la taille du volume laisse parfaitement lisibles (à la différence des rééditions en format de poche).

Nicole DUPRÉ.

La Romanización en Occidente, editores José María BLÁZQUEZ & Jaime ALVAR : Madrid, Actas Editorial, 1996, 455 pages, illustrations, cartes. ISBN : 84-87863-42-6.

Les actes d'un Curso de Verano organisé du 17 au 21 août 1992 par l'Universidad Complutense de Madrid figurent dans ce volume, au titre quelque peu trompeur par rapport à son contenu puisque huit des treize contributions ne portent que sur la péninsule Ibérique. Les textes peuvent se regrouper en trois parties à peu près égales, d'une centaine de pages chacune.

La première comporte quatre études (deux générales et deux régionales). Dans sa synthèse introductive *La romanización : asimilación, cambio y resistencia* (p. 15-43) K. HOPKINS aborde la question d'un point de vue sociologique et à l'échelle de l'empire. Selon lui, « es poco probable que la Romanización fuera un proceso único, sencillo y unidireccional ». Il le montre à partir de huit paramètres caractéristiques du monde romain, dont le dernier (et non le moindre) est l'intégration des élites par l'écriture et par... l'Écriture, la christianisation ayant seule permis la réussite du processus : ironie de l'Histoire, « el imperio no se romanizó de forma significativa hasta que se apoderó de el una religión creada por sus súbditos más rebeldes, los judíos ». Autre synthèse, *Civilización y barbarie. A vueltas con la romanización* (p. 45-55) où F.-J. LOMAS s'interroge sur le sens et l'opposition de ces deux mots chez les auteurs anciens, de Cicéron à Augustin. Et plus précisé-

ment chez Strabon, dont la théorie « estrictamente posidoniana, y por ende estoica en su planteamiento » exposée au livre III de la *Géographie* permet de mieux comprendre l'action de Rome dans la péninsule Ibérique. Enfin, deux textes sur l'Italie républicaine attestent la diversité du processus dès ses débuts : dans *La romanización de Umbria* (p. 57-68), F. COARELLI constate que l'assimilation y fut précoce (au IIIe siècle avant J.-C.) et rapide (moins de cent ans), grâce à la pression des noyaux de citoyens romains et à l'enrôlement massif des indigènes par l'armée; dans *La romanización de Lucania* (p. 69-99), M. TORELLI reprend le bilan des vingt-cinq dernières années de recherche archéologique dressé dans l'introduction du catalogue de l'exposition *Dalla Leukania alla Lucania* (Venise, 1992) : en Basilicate, où la présence de Rome ne se fit sentir qu'au IIe siècle, elle n'a pas causé la disparition totale des établissements typiques de la Lucanie préromaine (les κατοικίαι évoqués par Strabon) car le modèle romain d'*urbanitas* s'est répandu jusque dans les modestes *oppida*, *pagi* et *vici* de la région.

Cinq études portant sur l'*Hispania* forment une seconde partie du volume. Celle de J.-M. ROLDÁN, *Un factor de romanización de la España romana imperial; el ejército hispánico* (p. 101-123) rappelle le rôle particulier et important joué par l'armée dans la péninsule Ibérique. Mais il est dommage que le contenu et la bibliographie de ce texte (qui date de 1983) n'aient pas fait l'objet d'une mise à jour à l'occasion de la réunion de 1992. De même s'étonne-t-on de trouver ensuite deux études régionales : *Galaicos, astures, cántabros y vascones bajo el dominio romano* de J.-J. SAYAS (p. 125-146) et *La romanización en el sur y el levante de España hasta la época de Augusto* de S. KEAY (p. 147-177). Car l'on revient après à des travaux portant sur l'ensemble de la péninsule, à savoir ceux de J.-M. BLÁZQUEZ, *Las explotaciones mineras y la romanización de Hispania* (p. 179-200) et de D. PLÁCIDO *Formas de dependencia en Hispania* (p. 201-215). Si cette hésitation entre plan thématique (du général au particulier) et plan chronologique (de la République à l'Empire) relève de la simple maladresse, les lacunes du bilan régional s'avèrent plus regrettables : alors qu'une partie entière de l'ouvrage est consacrée à la romanisation en Hispania, celle-ci n'est illustrée que par l'exemple (très spécifique) du Nord-Ouest péninsulaire; on ne peut que déplorer l'absence de toute synthèse sur la Lusitanie ou le reste de la Tarraconaise à l'époque impériale.

Les quatre études qui forment la dernière partie de l'ouvrage renouent au contraire avec l'approche thématique et progressive de la première, à propos du domaine de la religion. F. MARCO nous en présente la problématique dans le cadre géographique défini par le titre du livre, avec un exposé *Integración, interpretatio y resistencia religiosa en el Occidente del Imperio* (p. 217-238) qui emprunte ses exemples à l'ensemble des provinces occidentales du monde romain. J. ALVAR rappelle ensuite, dans *Religiosidad y religiones en Hispania* (p. 239-277), les caractères propres à la vie religieuse de la péninsule Ibérique. Ce processus est illustré par deux exemples (comme dans la première partie) appartenant l'un et l'autre au domaine hispanique (comme dans la seconde) : J. MANGAS étudie *El culto de Hércules en la Bética* (p. 279-297) à partir de la riche documentation épigraphique de cette province; dans *Augusto y el bidental de Bracara* (p. 299-315) S. MONTERO et S. PEREA s'intéressent au contexte politique et religieux d'une inscription relatant l'enfouissement rituel de la foudre. Mais, les zones évoquées ici étant les mêmes que dans la partie précédente, il en résulte que ni la Lusitanie ni la Tarraconaise ne figurent comme telles dans cet ouvrage, pourtant principalement consacré à la romanisation de la péninsule Ibérique.

On peut s'en rendre compte au faible nombre d'occurrences renvoyant à ces deux provinces dans le très utile index toponymique, réalisé (comme celui des cita-

tions, des noms antiques, des noms modernes et des matières) par Mª del M. MYRO, La richesse des cinq index (p. 317-450) et l'excellente qualité typographique du volume font regretter l'absence d'autres outils de travail (cartes, bibliographies mises à jour, conclusion générale surtout) d'autant plus indispensables que ce livre réunit des textes forcément disparates.

Nicole DUPRÉ.

Michèle COLTELLONI-TRANNOY, *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée* : Paris, C. N. R. S.-Editions, 1997 (Études d'Antiquités africaines), 271 pages.

Dans la préface qu'il a rédigée pour cet ouvrage, Jehan DESANGES dit, dès la première ligne (p. 7), tout le bien qu'il pense de cette « étude vigoureuse et... quasi exhaustive », dont la matière est divisée en trois parties.

Les trois premiers chapitres sont ainsi regroupés sous un titre commun, « L'impérialisme romain » (en fait, l'impérialisme, notion récemment discutée, comme celle de stratégie, à propos du livre bien connu d'E. LUTTWAK, n'est pas en cause dans ces pages où il est question de « conquête »). L'histoire des royaumes africains est reprise depuis 49. Malgré la guerre civile, Rome se soucie de la Maurétanie et de la Numidie, dont les rois suivent une politique qui lui est d'ailleurs très favorable. Trois pages sont consacrées à la guerre de Tacfarinas (p. 50-53), très descriptives. Les causes ne sont pas évoquées (on verra là-dessus, entre autres, J.-M. LASSÈRE, Un conflit routier, *Ant. Afr.*, XVIII, 1982, p. 11-25, pourtant cité en bibliographie). Les événements sont rapportés surtout d'après les auteurs anciens, et également d'après la numismatique (on aurait peut-être souhaité davantage d'esprit critique : la présence de la Victoire sur des émissions ne prouve pas la réalité d'un succès militaire ; cf., également, p. 227-228). Suit la mort de Ptolémée, liée à la conspiration de Gaetulicus, qui entraîne la conquête des Maurétanies (à cette entreprise furent intéressées les armées de Numidie et des Espagnes : là-dessus, il aurait fallu utiliser, par exemple, P. LE ROUX, *L'armée romaine et l'organisation des provinces ibériques*, Paris, 1982, p. 97, 159-160 et 373-377, pourtant cité par J. DESANGES et S. LANCEL, *B. A. A. A.*, XVII, 1982, n° 90).

La deuxième partie traite de « l'organisation du royaume ». Elle aborde avec bonheur des questions difficiles, les limites de la Maurétanie et les résidences royales, pour montrer que Juba II a choisi une politique de centralisation à *Iol-Caesarea* (Cherchel). Un nouvel ordre s'établit, caractérisé par le développement de l'urbanisation, par une économie et une société originales, par l'établissement de colonies romaines et l'essor de cités indigènes.

La troisième partie, intitulée « Les modèles de *Caesarea* », traite du mécénat des rois, des effigies royales (bustes et monnaies) et de la religion (importance d'Héraklès, d'Isis, du culte impérial et du culte royal), sans oublier une présentation de la cour.

L'ouvrage se clôt sur d'utiles conclusions. Les rois africains se sont conduits en clients de Rome, qui a installé des colons très tôt. Juba II et Ptolémée n'étaient pas faibles et décadents, et le second ne s'est pas révolté contre l'Empire, mais il était moins hellénisé et plus romain que son père.

Yann LE BOHEC.

The Cambridge Ancient History, second edition, volume X, *The Augustan Empire*, 43 B.C.-A.D. 69, edited by Alan K. BOWMAN, Edward CHAMPLIN, Andrew LINTOTT : Cambridge, Cambridge University Press, 1996, in-4°, XXII-1193 pages.

Paru en 1934, sous le même titre, mais avec un décalage d'un an à chaque extrémité de la période couverte (*44 B.C.-A.D. 70*), le tome X de l'édition *princeps* de la *C. A. H.* comprenait vingt-cinq chapitres et un appendice pour un total de 1057 pages bibliographie comprise. D'épaisseur comparable le tome X compte trente-trois chapitres regroupés en quatre parties : Part I (six chapitres), *Narrative*; Part II (six chapitres), *The Government and Administration*; Part III (quatorze chapitres en fait), *Italy and the Provinces*; Part IV (sept chapitres), *Roman Society and Culture under the Julio-Claudians*. On y ajoutera un appendice substantiel au chapitre 13*a* (*Italy and Rome from Sulla to Augustus*) dû à M. H. CRAWFORD. Notons d'autre part que, si l'équipe associée à l'élaboration du tome X^1 se recruterait, à l'exception de F. OERTEL, parmi des savants de langue anglaise, G. ALFÖLDY, H. GALSTERER, C. GOUDINEAU, C. RÜGER, M. TORELLI et H. WOLFF figurent au nombre des trente coauteurs de celui qui lui succède : bref, un volume qui est à l'heure de l'Europe.

Au vu de cette synopsis plusieurs remarques s'imposent. La première concerne la place faite aux données d'ordre événementiel : elles occupent un bon quart de ce volume qui se situe donc de ce point de vue dans la moyenne de la nouvelle *C. A. H.* Il nous paraît néanmoins que la période triumvirale qui est l'objet du chapitre initial rédigé par C. PELLING se fût accommodée au moins pour son début, d'un exposé plus détaillé, et cela sans que l'équilibre de l'ouvrage en souffrît.

Autre particularité du tome X nouvelle manière : les trois responsables de sa conception ont choisi de faire la part belle aux provinces puisque plus du tiers du livre leur est consacré. En effet ni l'exaltation de la *Pax Augusta* ni le *consilium coercendi intra terminos imperii* ne sauraient faire oublier la réalité : sous le premier règne l'expansion de l'empire connut une ampleur sans précédent et vouée à rester sans égale; seuls des territoires devaient venir s'ajouter à l'ensemble ainsi formé. Or il se trouve que depuis la parution du volume X^1, les développements de l'archéologie ont enrichi, à un point impensable dans les années 1930, nos connaissances sur ses diverses composantes. Ce déferlement de données nouvelles a bien sûr sa rançon dans une spécialisation si poussée que personne n'est aujourd'hui à même de produire l'équivalent de la synthèse que, sous le titre *The Economic Unification of the Mediterranean Region : Industry, Trade and Commerce*, F. OERTEL donna dans l'édition précédente. Ce qui, compte non tenu il est vrai de ce travail irremplaçable, y tenait en six chapitres se répartit aujourd'hui entre les quatorze volets d'un vaste tableau. La présence en tête de cet ensemble d'un chapitre intitulé *Italy and Rome from Sulla to Augustus* peut de prime abord surprendre. Elle n'a pourtant rien que de naturel s'il est vrai que, dans les divers domaines où il est perceptible, le processus de romanisation, donc d'unification de l'Italie ne toucha pas à son terme avant le principat d'Auguste. D'où la décision prise d'un commun accord par les responsables des tomes IX^2 et X^2 d'inclure dans celui-ci la mise au point de M. H. CRAWFORD. Signalons pour en finir avec cette partie de l'ouvrage qu'un tableau de l'Italie et des provinces est prévu dans le volume suivant.

Le tome X innove encore en ce qu'un chapitre (17, G. W. CLARKE, *The Origins and Spread of Christianity*) y traite d'un thème absent du précédent volume dont la partie proprement religieuse due à A. D. NOCK et intitulée *Religious Developments from the Close of the Republic to the Death of Nero* avait pour cadre l'uni-

vers du polythéisme. Des problèmes de chevauchement, voire de répartition du contenu se posaient au départ entre le chapitre 17 et le chapitre 14*d* (M. GOODMAN, *Judaea*) et plus spécialement sa troisième partie (*Jewish Religion and Society*). Reste qu'ils ne donnent lieu à redite que sur des points mineurs. Ajoutons pour finir que l'exposé de G. W. CLARKE fait pendant à celui de S. F. R. PRICE (16, *The Place of Religion : Rome in the Early Empire*) qui, sur les cultes officiels de l'*Vrbs* et de l'empire constitue une excellente mise au point.

Malgré des différences de perspective qui tiennent au nombre des collaborateurs associés à son élaboration, ce volume laisse à la lecture une impression d'homogénéité : en effet l'accent y est mis prioritairement à la fois sur les facteurs d'unité et sur ceux de diversité au sein de l'empire. Quant à la bibliographie, l'ampleur du champ d'investigation couvert par les divers chapitres suffit à expliquer que, même arrêtée à la date de 1988, elle soit plus riche encore que celle des tomes déjà parus de la série romaine.

Deux ans seulement séparent ce volume du précédent. La *C. A. H.*^{2} a maintenant acquis son rythme de croisière. Attendons avec confiance le tome XI^2.

Jean-Claude RICHARD.

W. K. LACEY, *Augustus and the Principate, The Evolution of the System*, ARCA, 35, Classical and Medieval Texts, Papers and Monographs : Leeds, The University, 1996, 245 pages.

À une époque où se sont multipliées les grandes synthèses sur Auguste et son temps, l'ouvrage de W. K. LACEY se présente partiellement comme la réédition d'essais et monographies anciens, dans un ordre parfois paradoxal : la « crise » de 27, chap. III, suit l'étude diachronique « Managing the *Res publica* » (II, p. 57 s.), la plus neuve — à côté des apports récents de la numismatique à la titulature du *princeps*.

L'essai « Coming home » (p. 17 s.), qui multiplie les précédents républicains sur l'*aduentus* (et la *profectio*) du chef, ou du triomphateur, s'enlise un peu dans la chronique événementielle de la guerre civile, jusqu'à la *coniuratio Italiae* (p. 38-40) ; on ne fait qu'effleurer le monarchisme augustéen, malgré un riche appareil de notes ; il serait souhaitable de cerner plus nettement l'apport des monarchies hellénistiques à la tradition des voyages « républicains ». L'essai sur « Octavian in the senate, january 27 » propose certes une rétrospective sur la procédure sénatoriale (p. 78-80), mais, au-delà de l'anecdote, le rappel des « honneurs de 27 », des vertus du *clupeus aureus*, quelques utiles précisions sur la *corona querna* (p. 80 s.), le partage de l'Empire entre le Sénat et le Prince (p. 88, note 51), ne permettent guère de dominer le sens de la crise de 27 et de la « restauration républicaine » ; d'une manière générale, le débat institutionnel, nourri par l'antilogie Mécène/Agrippa chez Dion Cassius, LII, et source d'une longue contestation d'authenticité (cf. notre *Mécène* et notre *Siècle d'Auguste*, p. 104 s.), a été escamoté par W. K. LACEY, qui connaît assez bien Agrippa, mais fort peu Mécène. Ni l' « essence du principat », ni son « devenir », pour reprendre les catégories de VON PREMERSTEIN, ne sont nettement cernés. Le chap. III, déjà mentionné, serait mieux axé sur l'évolution du régime, dont la description reste par trop événementielle. L'impressionnisme est au fond le défaut majeur de cette méthode. Il triomphe dans l'étude, republiée, sur la fonction « protectrice » de la *tribunicia potestas* (IV, p. 100 s.). Ici comme ailleurs on trouvera comme élément positif une bonne connaissance de l'épigraphie et de la numismatique ; ainsi, p. 81-86, *pass.*, pour illus-

trer la *ciuilitas* du prince — avec sa part de ruse républicaine : on apprécie la confirmation fournie par l'*aureus* portant au revers LEGES ET IURA, mention intéressante pour les pouvoirs « refusés » en 28-27 et les *leges Iuliae* (p. 85). On apprécie la densité des mentions épigraphiques et numismatiques dans la minutieuse analyse terminologique de la *TRIB POT* du chapitre vii, p. 163-167.

Mais ces mérites historiographiques, toutes ces richesses diffuses, ne consoleront pas totalement le lecteur de ne pas trouver, en dehors des introductions de type « Bericht », une problématique vigoureuse. Les grands textes sont souvent minorés ; ainsi *RG* XXXIV (*auctoritas/potestas*) ; le « programme national » et les *Odes romaines*, comme la contribution de l'*Énéide* à l'idéologie politique en gestation, ont peu retenu l'attention de l'auteur. L'auteur néglige *The roman revolution* au profit des monographies de SYME ; il ignore la somme de M. A. LEVI, le *Suétone historien* de J. GASCOU (*Diuus Augustus*). On est un peu étonné du traitement réservé aux valeurs fondamentales : l'*otium*, qui résume pourtant le principat selon Tacite ; la *liberalitas principis*, fondement évergétique de la toute-puissance (H. KLOFT est ignoré).

C'est qu'en définitive, et sans expliciter cette thèse, W. K. LACEY semble considérer le principat naissant dans une perspective républicaine, cicéronienne : à preuve (p. 136-137) l'analyse de l'*otium* collectif. La partie idéologique du travail étant peu convaincante, il reste une bonne somme de références historiographiques spécialisées.

Jean-Marie ANDRÉ.

Rigobert W. FORTUIN, *Der Sport im augusteischen Rom, Philologie und Sporthistorische Untersuchungen*, Palingenesia LVII : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1995, 440 pages.

Ce travail, imprimé en « offset » — ce qui exclut une iconographie de qualité —, se présente comme une histoire du sport fondée sur la « philologie » : cela veut dire que le centre de gravité sera une anthologie des principaux textes « athlétiques » de la littérature augustéenne, commentés avec soin. Le travail débute par un « état de la question » (p. 1-7), très complet et très maîtrisé, complété par une riche bibliographie (p. 403 s.) et de bons *indices*. L'auteur annonce un plan tripartite : 1) une synthèse sur les exercices physiques et les compétitions de la République à l'ère augustéenne ; 2) une étude thématique du sport et du concours dans la poésie augustéenne, avec une prédominance, nette mais méritée, de l'archéologie virgilienne des jeux et concours (*En.* V, 104-603) ; 3) enfin une anthologie, fort précieuse des « témoignages » textuels gréco-romains sur le sport, traduits et commentés, — anthologie non limitée à l'époque augustéenne, puisqu'elle va de Cicéron à Tertullien et Végèce.

La première partie sur les « Leibesübungen » (p. 12 s.) apporte une synthèse utile sur la formation de la jeunesse et l' « entraînement » militaire ; l'antiathlétisme de l'ingénieur militaire Vitruve (IX, préf.) constitue une confirmation, mais les autres textes du *De Architectura* sur les installations athlétiques pourraient être produits ; bon tableau des *ludi* républicains, p. 42-43. Le dossier de l' « opposition à l'athlétisme et à l'agonistique » (p. 45) est minoré, à Rome comme en Grèce (et Hippocrate ? et Aristote ?). Mais il est judicieux de lier le « sport » et l'hygiène publique, notamment aux thermes (p. 66 s.), à condition de faire une place à Celse, comme on le fait (p. 302 s.). La synthèse sur la politique d'Auguste, en liaison avec ses tendances, est bonne ; la référence aux *Sebasta* probante (et Louis ROBERT, connu

partiellement, et peu utilisé, p. 57-59; cf. les *Epigrammes* de Lucilius). Il est regrettable que *RG* xxii-xxiii n'interviennent que dans l'anthologie de textes.

L'étude des témoignages de la poésie augustéenne, fort soigneuse, met à juste titre l'accent sur l'étiologie des jeux dans l'*Énéide*, V; si la reconstruction de la « palestre rustique » (*Géorg.* II, 527-531), exclue du commentaire, reparaît dans la 3e partie (p. 392-393), le long commentaire des diverses « disciplines » (tableau de p. 104), est introduit par une riche bibliographie, mais un peu trop tributaire de cautions privilégiées (WILLIAMS). Les sources homériques sont minutieusement éclairées (*Iliade*, XXIII), avec un net souci de la paléographie (ex. n. 21, p. 105), et l'on appréciera la synthèse des p. 176 s. « Vergils Dichtkunst »; elle fait leur place aux « Zeitgenössische Reminiszensen », notamment au *Lusus Troiae*, ressuscité dans la période postsyllanienne, et bien réinséré dans la politique augustéenne du sport (p. 80 s.). Si Ovide et Properce ne suscitent guère de critiques, on regrettera la part congrue faite à Horace : envers d'une méthode un peu trop « philologique », cette étude est centrée sur les *Odes*; elle néglige la satire II, 1, 7 sq., et le parallèle de Rome et de l'hellénisme dans les *Épîtres* (les *Achiui uncti*). Les analyses et commentaires renvoyant constamment à l'appendice de textes, on se doit de souligner ces quelques lacunes. Les évocations poétiques, des disciplines majeures comme des « misères du stade » (p. 265), mériteraient une plus ample illustration iconographique. Reste, pour l'appareil de textes comme pour la synthèse initiale consacrée au sport dans la civilisation augustéenne et aux préjugés ancestraux, qu'on attendrait une étude plus systématique de l' « évergétisme » sportif, privé, aristocratique et princier (l'ouvrage d'H. KLOFT paraît ignoré). On souhaiterait un parallèle entre la civilisation augustéenne et les modèles athlétiques de l'ère hellénistique, avec le mélange classique de mimétisme et d'assimilation sélective. Dernier regret : la condition de l'athlète professionnel à Rome, origine ethnique, statut juridique, semble avoir été un peu minorée (p. 45-80 pass.); il manque dans le débat le *Digeste*, notamment III, 2, soulignant l'évolution de la jurisprudence après Sabinus et Cassius, indice d'une mutation des mentalités.

Comme tel, malgré ces quelques critiques, l'ouvrage se présente comme une somme fort utile aux chercheurs, à une époque où les travaux sur le sport romain se multiplient, en comblant un vide de nos études.

Jean-Marie ANDRÉ.

Robert SABLAYROLLES, *Libertinus miles, Les cohortes de vigiles* (Collection de l'École française de Rome, 224) : Paris-Rome, 875 pages.

Personne ne se plaindra qu'un livre nouveau, utile et gros permette de mieux connaître l'armée romaine. Le cas des vigiles présentait un intérêt particulier, parce que ces hommes occupaient dans la hiérarchie des unités une place à part : appartenant à la garnison de Rome, ils faisaient figure de privilégiés, mais dans le même temps leur fonction de « soldats du feu » les mettait en position d'infériorité par rapport aux soldats d'élite qui servaient dans les cohortes du prétoire ou chez les *urbaniciani*. L'auteur a divisé sa matière en sept chapitres; pour notre part, nous y distinguerons trois centres d'intérêt majeurs.

Tout d'abord, c'est la chronologie qui a retenu l'attention de R. SABLAYROLLES. Les cohortes de vigiles n'apparaissant guère que dans des circonstances exceptionnelles, il semble difficile de distinguer des périodes pour étudier leur action, notamment leurs rapports avec le pouvoir politique. C'est en fait une série d'événements difficiles à relier entre eux qui nous sont connus. Le premier moment se place

en 6 après J.-C. Devant les insuffisances de l'organisation mise en place à l'époque républicaine en matière de lutte contre les incendies, Auguste créa les cohortes de vigiles ; il leur confia en plus la police nocturne de la Ville. Les premières recrues venaient du milieu des affranchis. Sept cohortes furent placées sous les ordres d'un préfet équestre. Si tout le monde connaît la célèbre catastrophe de 64, on sait moins en général que les incendies faisaient partie de la vie quotidienne des Romains, et R. SABLAYROLLES en a dénombré 88 (p. 771-802). On ne retrouve ces cohortes qu'en 68-69, quand elles participent aux séditions. Par la suite, on voit qu'elles reçoivent l'appui de Domitien, des Sévères, et ne sont complètement militarisées qu'après Maximin le Thrace. Elles disparaissent entre 362 et 386.

C'est en second lieu la hiérarchie militaire que l'auteur a traitée, et il est allé logiquement du haut vers le bas. Les préfets équestres, souvent promus à la suite d'une recommandation, ce qui n'est pas original, devaient posséder des compétences dans les domaines de l'armée et du droit : ils ont une juridiction en matière d'incendie, de désordre nocturne, et attendent la préfecture du prétoire comme promotion normale. Ils sont aidés par un sous-préfet, dont les fonctions précises sont mal connues. Tribuns et centurions viennent de la garnison de Rome et des légions, et y retournent d'ailleurs et sont, pour cette raison, un fort élément de militarisation. Les premiers appartiennent au milieu des notables italiens, les seconds, semble-t-il, viennent d'Italie au II^e^ siècle et, au III^e^ siècle, des provinces, notamment danubiennes (l'enquête sur ce point n'est pas facile à mener). Le plus intéressant concerne les hommes de troupe, tous affranchis au début, comme on l'a dit, très vite remplacés par des pérégrins puis par des citoyens romains, attirés par la solde et les charmes de la Ville (d'où l'ambiguïté du titre, *Libertinus miles*, qui ne correspond qu'à la période initiale). Ils sont soumis à une « Rangordnung » complexe, où voisinent des postes communs à toutes les unités de l'armée romaine et des postes spécifiques de la lutte contre l'incendie. À propos de *C. I. L.*, VIII, 2551 (repris dans 18046, oublié par R. SABLAYROLLES), on peut, à notre avis, éliminer la possibilité que les noms de la ligne 10 appartiennent à un seul homme qui aurait eu trois *cognomina* : outre qu'une telle onomastique serait invraisemblable pour un simple soldat, on fera remarquer que le *cognomen* Geminius n'existe pas ; nous avons donc là deux hommes, Q. Sutorius Secundus d'une part et Geminius Ianuarius d'autre part (p. 221-222).

En troisième lieu, c'est notre connaissance d'Ostie, dont la caserne est étudiée (p. 289-313), et surtout de Rome qui sort enrichie de cette lecture. R. SABLAYROLLES donne une utile étude des postes occupés par les vigiles (carte p. 246/247), et montre la part que ces hommes prenaient à la vie quotidienne de la cité. Il étudie leur rôle militaire, leurs interventions en quelque sorte professionnelles, et leurs pratiques religieuses. Pour la solde, il faudra dorénavant tenir compte de l'article de M. A. SPEIDEL dans *La hiérarchie (Rangordnung) de l'armée romaine, Actes du congrès de Lyon (1994)*, Paris, De Boccard, 1996, p. 299-309, discuté par R. ALSTON, *J. R. S.*, LXXXIV, 1994, p. 113-123. Les incendies qu'a dû subir Rome sont l'objet d'une longue et minutieuse enquête. L'ouvrage s'achève par des listes prosopographiques, qui font défiler les préfets, les sous-préfets et les tribuns qui nous sont connus, les 195 centurions, les 286 *principales* et *immunes*, et les 2097 (!) simples *gregales* pour lesquels nous avons au moins une mention.

Devant un travail d'une telle ampleur, les auteurs d'un compte rendu ont quelque peu honte, mais c'est leur travail, de relever quelques fautes de dactylographie, et quelques lacunes mineures, au moins dans l'index. On lira ainsi, p. 497, *A. E.*, 1946, 189 = 1949, 170 (et non 189) ; p. 512 et index, *A. E.*, 1981, 134 (et non 34) ; p. 769 et index, *A. E.*, 1908 (et non 1906), 118 *bis* ; p. 477 et index,

C. I. L., V, 3340 (et non 340). Des références à l'*A. E.*, ne sont pas données, par exemple *A. E.*, 1908, 259, mentionnée p. 609, mais oubliée à l'index. On pourrait ajouter des inscriptions très endommagées. 1° *C. I. L.*, IX, 1595 (Bénévent) : ... | ... *pr]aef uig e m u* | ... *po]ntif alba*|*[n]o minori*. 2° *C. I. L.*, X, 3902 (Capoue) : ...C]OH I VIG [... 3° *A. E.*, 1987, 141 (Rome) : ... *A]urel[io...* |... *]c(o)ho[rt...* | ...*uigil[um...]* | *[cum q]uo uix[it ann(is)...]* | *mens(ibus)]* *VIII b[ene mer(enti)* | *f]ecit*. Ces remarques ne doivent pas cacher l'essentiel : R. SABLAYROLLES nous permet de mieux connaître et l'armée de Rome et la ville de Rome. Son livre ne pourra pas être négligé.

Yann LE BOHEC et Catherine WOLFF.

Heikki SOLIN, *Die stadtrömischen Sklavennamen, Ein Namenbuch* (Forschungen zur antiken Sklaverei, Beihefte 2), *I Teil : Lateinische Namen; II Teil : Griechische Namen; III Teil : Barbarische Namen, Indices* : Stuttgart, Franz Steiner, 1996, XXIV-727 pages.

H. SOLIN donne, en trois volumes grand in-quarto, un annuaire des noms d'esclaves (ou des surnoms d'affranchis) attestés pour la seule ville de Rome. Sous chaque nom, en caractère gras, figurent les attestations accompagnées de la référence qui permettra de retrouver leur provenance : en général le simple numéro de l'inscription du *C. I. L. VI*, ou l'indication d'un autre recueil épigraphique ou encore une source littéraire.

Le premier tome classe les noms latins, comme le second pour les noms grecs, selon des critères sémantiques (ou grammaticaux : les participes du type de *Gaudens* ou de *Redempta*). Les vingt et une catégories retenues vont du simple prénom comme *Lucius* à l'abstraction comme *Bonitas*, en passant par le personnage historique, tel *Cicero* ou *Hannibal*.

Le second tome, beaucoup plus fourni (410 pages contre 184), montre pour les noms grecs une variété sémantique au moins aussi étendue alors que les catégories ne sont plus exactement les mêmes.

Le troisième tome comprend les noms barbares répartis par origine ethnique ou géographique (sémitiques, iraniens, venant du Moyen Orient, thraces, égyptiens, illyriens, germaniques, celtiques, ibériques) : le nombre de noms dans chaque catégorie est très variable (63 appellatifs sémitiques, un seul germanique), le total très faible par rapport à la masse des noms grecs et même latins. Une quatrième section regroupe les noms inclassables, les affranchis dépourvus de *cognomen*, les formes mutilées. Un appendice contient une liste des noms en ordre inverse, les dix noms les plus attestés (*Felix* vient largement en tête), et un index alphabétique des lemmes.

On pourrait peut-être chicaner l'auteur sur, parfois, la pertinence ou la cohérence de son classement : le nom *Lucullus* est-il une forme tirée d'un prénom ou à ranger parmi les personnages historiques au même titre que *Scipio* ? Je me demande si, dans le cas de *M. Venilius M. l. Metellus*, cet affranchi s'est jamais appelé *Metellus* du temps de son esclavage : l'on retombe sur le problème général de savoir si l'affranchi prend automatiquement comme *cognomen* son nom de servitude. On peut se demander s'il est tout à fait logique de ne faire figurer qu'une fois les affranchis qui ont deux *cognomina*, sans même que le surnom qui n'a pas été choisi apparaisse dans l'index final... H. SOLIN, dans ses *Prolegomena*, a fourni quelques éléments de justification. De toute façon, son ouvrage monumental rendra les plus grands services.

Jean Christian DUMONT.

Marietta HORSTER, *Literarische Zeugnisse kaiserlicher Bautätigkeit* (*Beiträge zur Altertumskunde*, 91) : Stuttgart-Leipzig, B. G. Teubner, 1997, 158 pages.

Un sujet intéressant — à l'origine une « dissertation » de l'Université de Cologne dirigée par le professeur W. ECK : les témoignages littéraires concernant l'activité édilitaire des empereurs dans les villes du monde romain pendant le principat.

Un premier chapitre envisage cet engagement comme la manifestation d'une des vertus du souverain : la *liberalitas*.

L'analyse des sources est ensuite structurée par genre littéraire :

— biographie : Suétone et l'*Historia Augusta* ;

— les historiens proprement dits : Tacite et Dion Cassius ;

— la géographie historique, l'histoire culturelle et celle des villes : Strabon, Pausanias et Malalas (ce dernier généralement négligé). D'autres auteurs — les poètes ne sont pas indifférents — sont heureusement mentionnés dans les notes.

Bien que la typologie des sources ait pu influencer la présentation des faits, non moins que les partis pris politiques, on aurait pu préférer un plan purement chronologique confrontant les différents auteurs, qui s'échelonnent de la fin de la République au IV^e^ siècle.

Suivent des développements sur :

— les motivations des souverains : recherche de la gloire, liens personnels avec un homme ou une ville, prédilection pour tel culte ou telle forme architecturale, aides à des villes sinistrées par des catastrophes naturelles, considérations politiques ou stratégiques ;

— l'évaluation de l'activité impériale hors de Rome : Auguste, Tibère et Hadrien furent les plus dynamiques.

En appendices : — tableau des constructions urbaines auxquelles ont participé les princes, d'après les sources littéraires (mais les travaux d'infrastructure : routes, ponts sont exclus, et c'est dommage) ; — apport important de Malalas, qui met l'accent sur les véritables créations, qu'il ne faut pas confondre avec les simples restaurations.

Index fort utiles : sources littéraires (mais elles ne font guère connaître l'accueil réservé à ces initiatives) ; sources épigraphiques et numismatiques, lieux (provinces et villes). Bonne bibliographie de quelque 200 titres.

L'ouvrage est concis et dense. La *breuitas*, vu l'inflation actuelle des publications, n'est pas un défaut, mais on peut regretter quelques lacunes, notamment pour le règne d'Hadrien. Les confrontations avec l'épigraphie, l'archéologie (structures datées par les « bolli » impériaux), éventuellement l'iconographie (cf. G. FUCHS, *Architekturdarstellungen*, Berlin, 1969, dont un autre titre est cité) seraient à développer.

R. CHEVALLIER.

Meinolf VIELBERG, *Untertanentopik*, Zetemata Heft 95 : Munich, 1996, 172 pages.

Comment se comporte l'élite, c'est-à-dire le Sénat, tant qu'il y eut un *primus inter pares*, puis le Conseil du Prince, aussi longtemps que le pouvoir absolu voulut bien s'entourer d'avis, enfin le consistoire du Palais, lorsque le Maître, païen ou chrétien, devint l'intermédiaire ritualisé entre le Ciel et ses sujets ? La question valait d'être proposée dans la perspective d'une *historia perpetua* que les Modernes oublient souvent, dans leur souci de cerner des personnalités littéraires. Qu'avec une forte vraisemblance Tacite soit à situer au début du processus historiographique nul n'en

doutait ni non plus que pour lui entre l'*adulatio* et la *libertas* devait se manifester une *moderatio* héritée d'Aristote. Il apparaît plus intéressant de sonder la continuité du genre et de son appareil lexicographique. Mais Dion Cassius, en dépit de son acculturation, demeure en des temps de peur un disciple de Thucydide. Il sait que la flatterie est l'arme des faibles contre les forts et le voici sensible aux vertus de l'opportunisme : Mécène, chez lui, plaide pour une école d'administration qui éliminerait les notables des fonctions administratives. Après quelques pages sur Hérodien, le bureaucrate qui plutôt que la « libre parole » des Grands préconise le « bon esprit » des subordonnés, l'auteur en vient à Ammien Marcellin et au « révolutionnaire » Quatrième Siècle. Désormais sous des dynasties biologiques qui ont cassé les *ordines*, l'École maintient la rhétorique; celle-ci, cependant, doit s'exercer au sein d'une société où prime le slogan *salus oboedentium* : dans l'Empire militarisé, le salut réside dans l'obéissance. Cette vérité a du mal à percer l'épaisseur d'un pessimisme tendancieux qui abuse de la métaphore tragique; si l'opposition entre Constance II et Julien entraîne Ammien à forcer sur les intrigues de la camarilla de cour, le héros lumineux se distingue de son cousin beaucoup plus par les moyens que par la finalité du gouvernement. Au lecteur de ne pas assimiler Tacite à son continuateur. Dernier représentant de l'historiographie profane, Procope, conservateur de pensée et d'écriture, bloque les rapports dans le silence, quitte à se défouler par le pamphlet.

À cette permanence d'emploi d'un discours spécifique qui, dans l'histoire, détache au premier plan la problématique du dialogue inégal et contrasté entre le souverain et ses interlocuteurs, les historiens chrétiens qui attendent la Parousie ne sont pas portés. Chez Eusèbe, la parole est confession. Les histoires ecclésiastiques du V^e^ siècle, en Orient, jugent en fonction des hérésies infiltrées par le Diable parmi le haut clergé ou bien avec Sozomène et Théodoret — Socrate est plus réservé —, ils inversent les préséances, plaçant l'évêque (Ambroise, Jean Chrysostome) au-dessus de l'Empereur. La différence véritable pourtant intervient avec Orose et Augustin. Le premier, notant que christianisme et principat sont en synchronie, observe que le monde apprit ainsi l'humilité, instruit par celle du Christ incarné. Et Augustin ne le désavoue pas, si ce n'est qu'à la *ciuitas terrena*, il a substitué la *ciuitas Dei*.

Conscient de s'égarer parfois dans des développements verbeux, l'auteur a la sagesse d'en terminer avec un clair appendice *Zum Untertanenbegriff* (les équivoques du vocabulaire n'auraient-elles pas dû être posées au début ?).

J.-P. CALLU.

Pagani e cristiani de Giuliano l'Apostata al sacco di Roma, éd. F. E. Consolino : Messine, 1995, 331 pages.

Un demi-siècle sépare le dernier règne païen de la destruction de la vieille capitale. On a là un bel exemple de l'accélération de l'histoire, pour ce qui est du déclin de la puissance politique et militaire, pour ce qui est également de la définitive conversion à la nouvelle religion, en marche vers les exclusives, au travers de chocs frontaux mais aussi de symbioses plus ou moins spontanées.

Une vingtaine d'orateurs prirent la parole. Écoutons-les : A. FRASCHETTI, *Trent'anni dopo : il conflitto fra paganesimo e cristianesimo del secolo IV* (p. 5-14) : Cette leçon d'ouverture rappelle qu'après le Calendrier de Philocalus en 354, le *Feriale Campanum* de 387, Polémius Silvius, vers la moitié du V^e^ siècle, fait suivre les Lupercales de la *depositio* des Saints Pierre et Paul; l'indication, à rai-

son, est cependant qualifiée de « froide », car nos commémorations contemporaines prennent bien souvent l'allure de fossiles — A. GUIDA, *La prima replica cristiana al « Contro i Galilei » di Giuliano : Teodoro di Mopsuestia* (p. 15-33) : Un fragment du Commentaire à l'*Épître de Titus*, 1, 12-13, conserve la trace du livre III de Julien contre les Galiléens ; l'empereur s'en prenait à la vie asociale des nouveaux cyniques et Théodore, dans les années 380, lui opposait le thème de la cité céleste — R. MAISANO, *Il discorso di Temistio a Gioviano sulla tolleranza* (p. 35-51) : L'éphémère successeur de Julien reçut du philosophe sénateur un message l'incitant, au nom d'une saine appréciation des réalités, à favoriser la liberté des cultes. Une traduction annotée suit — F. S. BARCELLONA, *Martiri e confessori dell'età di Giuliano l'Apostata : dalla storia alla leggenda* (p. 53-83) : Parler d'une persécution organisée d'en haut n'est pa crédible ; à lire de près Socrate, Sozomène, Théodoret, on s'aperçoit que si les récits, recoupés plusieurs fois par des sources liturgiques antérieures, ont en général une assise historique, ils résultent de circonstances locales — U. CRISCUOLO, *Aspetti della resistenza ellenica dell'ultimo Libanio* (p. 85-103) : L'*Or.* 2, de 380-381, ne ménage pas la polémique : elle dénonce la confiscation des biens des temples, attaque l'*agape* des moines et de la jeunesse, bref, annonce le passionné *Pro Templis* (*Or.* 30) de 385-386 — L. TARTAGLIA, *La testimonianza delle « Storie » di Eunapo* (p. 105-114) : Vision pessimiste du pouvoir et de ses hommes, cette diatribe contre le monachisme, peut-être les théurges, certainement les pacifistes épargne Prohérésius, le rhéteur chrétien qui sut rester modeste — R. LIZZI, *« Discordia in urbe » : pagani e cristiani in rivolta* (p. 115-140) : La manipulation des foules, lors des conflits politiques, frumentaires, ecclésiaux s'exerce par le moyen d'agitateurs à la solde de *potentes* rivaux. Des enjeux de clientèle, bien souvent, instrumentalisent les violences, même confessionnelles. Ainsi, la querelle du vin fomentée contre Symmaque le père fut-elle provoquée par ses choix édilitaires et, autant que les préfets, les évêques avaient à se soucier des groupes influents dans les activités socio-économiques — A. GARZYA, *Una testimonianza fra due mondi : Sinesio di Cirene* (p. 141-148) : Chez Synésius il n'y eut ni double langage ni schéma évolutif. Philosophie et théologie vivent un éclectisme apaisé, parce que son comportement restait inspiré par un idéal de la contemplation — L. PERRONE, *Echi della polemica pagana sulla Bibbia negli scritti esegetici fra IV e V secolo : le « Quaestiones Veteris et Novi Testamenti » dell'Ambrosiaster* (p. 149-172) : Plus préoccupé par l'Église qu'agressif à l'égard de l'extérieur, attaché à la valeur des faits et de la foi, l'*Ambrosiaster* ne s'enferme pas dans des contradictions littérales et, malgré des parallèles de forme, ne développe pas une apologétique conçue en fonction de Julien ; autrement, on ne comprendrait pas la place faite aux *signa* et aux miracles — R. MARKUS, *Come poterono dei luoghi diventare santi ?* (p. 173-180) : Les réticences de la hiérarchie à reconnaître des « lieux saints », balayées d'abord par les initiatives de Constantin, cédèrent à la pression du peuple du IV^e^ siècle qui avait besoin, visuellement, de se sentir dans la continuité des martyrs — P. BURGARELLA, *Pagani e cristiani tra IV e V secolo a Costantinopoli* (p. 181-191) : L'incendie qui en 404 ravagea la Nouvelle Rome fut deux fois étonnant : au dire de l'évêque Palladius, il épargna la sacristie de Sainte-Sophie, d'après Zosime, les statues de Zeus et d'Athéna au Sénat. De chaque côté, ainsi, l'épreuve du feu était invoquée pour manifester à l'opinion publique qui protégeait la ville — S. PRICOCO, *Il monachesimo tra pagani e cristiani da Giuliano al sacco di Roma* (p. 193-206) : L'ascétisme du Bas-Empire est multiple : quelquefois païen, il se différencie, en outre, selon qu'il est pratiqué en Orient ou en Occident. À l'Ouest, l'ermitage hors les murs, la clôture domestique, l'installation dans une île ne choquèrent pas tant qu'ils apparurent des aspects nouveaux du *secessus* et de l'*otium*

personnel. Le changement, lent à se produire, ne viendra qu'à l'extrême fin du IVe siècle, avec l'emprunt à l'Orient de règles communautaires — G. HAVERLING, *Sullo stile di Simmaco* (p. 207-224) : Compte tenu des politesses entre correspondants, les mots retenus au Ve siècle par Macrobe et Sidoine Apollinaire sont *pingue et floridum, rotunditatem.* L'épistolier lui-même, face à un ami atticiste, plaide pour une langue nouvelle, probablement influencée par la Gaule. Les archaïsmes qu'il multiplie devaient pimenter des phrases denses à force de variété verbale — G. POLARA, *Simmaco e la Campania* (p. 225-239) : Villégiatures constantes, topique de Baia, préoccupations pour la santé physique et morale des provinciaux, les thèmes s'entrecroisent, alternant avec le versant urbain d'une existence partout réglée — I. GUALANDRI, *La riposta di Ambrogio a Simmaco : destinatari pagani e destinatari cristiani* (p. 241-256) : Les protagonistes, irréconciliables au plan juridique, partagent une culture dont la commune imprégnation virgilienne invite à des formulations moins heurtées — R. PERRELLI, *La vittoria « cristiana » del Frigido* (p. 257-265) : Ni Claudien ni Ambroise ne font état de statues d'Hercule et de Jupiter ; Augustin, le premier, explicite le combat entre les « démons » et le *deus Theodosii* — A. MARCONE, *Il « De Ciuitate Dei » e il suo pubblico* (p. 267-277) : *Afer scribens Afris*, Augustin s'adresse à un pays riche, cultivé, construit sur une vivace structure citadine, antithèse puissante de la vision eschatologique — C. LO CICERO, *Un recupero « pagano » : Ambrogio e l'armonia delle sfere* (p. 279-297) : À cinq reprises, ce thème pythagorien, retravaillé par Cicéron, puis par Philon et Basile de Césarée, loin d'opposer les Écritures aux philosophes, exprime la *delectatio* de Dieu devant son œuvre — M. A. VINCHESI, *Il rapporto tra cristianesimo e cultura pagana in Paolino di Nola* (p. 299-310) : À l'ami partant pour la Dacie, le *carmen* 17 trace un chemin qui est aussi spirituel, le Christ triomphant des monstres et des Barbares.

Avant l'intervention finale (p. 329-330) de S. CALDERINI, revenant aussi bien sur les similitudes intellectuelles que sur les différences sociologiques, F. E. CONSOLINO pose les questions attendues, *Pagani, cristiani e produzione letteraria latina da Giuliano l'Apostata al sacco di Roma* (p. 311-328) : quel fut le poids du facteur religieux dans la littérature latine contemporaine ? La polémique antichrétienne ou antipaïenne eut-elle une prépondérance spécifique ? Elle répond en évoquant la fortune de Claudien, *paganus peruicacissimus*, celle d'Ausone si peu chrétien, en insistant sur la priorité accordée à la lutte contre l'hérésie, en évitant, au contraire, de trop préciser les dates du *Carmen contra paganos* ou du *Contra Symmachum* de Prudence. Arriva Alaric mais le dialogue continua et Volusianus, l'interlocuteur d'Augustin, se fit baptiser sur son lit de mort. L'éditrice de ce stimulant recueil pense que, par un tel geste, l'aristocrate cédait à la *uerecundia*. Voilà bien le mot adéquat. Plus les années passaient et plus il eût été inconvenant de ne pas embrasser la foi majoritaire. Les lettres enregistrèrent donc, dans la grisaille plutôt qu'avec éclat, une acculturation souvent opportuniste.

J.-P. CALLU.

Juan Carlos SÁNCHEZ LÉON, *Les sources de l'histoire des Bagaudes. Traduction et commentaire* : Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, Paris, Les Belles-Lettres (diffusion), 1996, 200 pages ; et Id., *Los Bagaudas, rebeldes, demonios, martires. Revueltas campesinas en Galia e Hispania durante el Bajo Imperio* : Jaén, Universidad de Jaén, 1996, 170 pages.

Nous nous permettons de rendre compte dans une même notice de ces deux ouvrages, conçus pour être associés l'un à l'autre de la part de leur auteur, un Espa-

gnol dont les recherches ont été menées à bien en France et en Espagne, entre 1983 et 1992, sous la conduite des Professeurs M. VIGIL, A. CHASTAGNOL et J.-J. SAYAS. Le bagaudisme a suscité une ample bibliographie, que nos deux ouvrages indiquent *in fine*, en suivant l'ordre chronologique jusqu'en 1992 : voici donc, à présent, une synthèse sur ce sujet, qui entend procéder à une « rénovation complète » de la problématique, pour les sources comme pour l'analyse historique de ce phénomène social (*Los Bagaudas*, p. 11), à la faveur d'une prise en compte de tous les aspects du problème.

Le livre français, auquel le volume espagnol renvoie, résume excellemment, en quatre pages d'introduction fort denses (p. 13-16), ce que le second volume développe longuement, en cernant ce mouvement dans le temps et dans l'espace, puis en dégageant son caractère, et en analysant enfin sa perception. Vient ensuite une étude des textes qui seront présentés dans la partie centrale de l'ouvrage : le *corpus* en est établi, selon une stricte délimitation des sources recevables (sur les critères, convaincants, voir la p. 19), même si l'on ne sait pas très bien ce qu'il faut entendre par « les éditions *originales* les plus reconnues » (p. 23) ; après quoi sont présentés par ordre chronologique, sur le bagaudisme au III^e^, puis au V^e^ siècles, les auteurs et les textes-sources. Chacun de ces derniers fait l'objet, dans des notes qui attestent la connaissance d'une vaste bibliographie, d'une mise au point sur ses éditions successives et leur apport spécifique, et parfois sur la provenance des manuscrits les plus anciens, quand cela peut éclairer le problème ; à l'occasion ont lieu des discussions serrées de chronologie (par exemple sur la date de la mort de saint Germain d'Auxerre, p. 98-102). On déplorera seulement de nombreuses coquilles, à propos des noms (GRONOVIUS devient Gronaius, p. 70 n. 104, et Sidoine (Apollinaire)... Sidonie, p. 91 ; les vocables allemands, notamment *Geschichtstheologie*, sont souvent mis à mal...) ou des chiffres (l'édition BEKKER de Mérobaude est de 1836, et non pas de 1896, p. 93 n. 45 ; l'article de J. FONTAINE évoqué p. 70 n. 105 couvre les p. 113 à 140, et non pas 7 à 256, ce qui en ferait une véritable monographie ; etc.). Du point de vue de l'expression française, la plupart du temps remarquable de la part d'un étranger, on corrigera « sur Zosime » en « selon Zosime » au bas de la p. 20, on préfèrera « Martin le Polonais » à « Martin Polonais » (*Martinus Polonus*, p. 66), la « paysannerie » au « paysannat » (p. 69, 87...), et l'on ajoutera « en » devant les millésimes.

Les textes eux-mêmes portent, pour leur grande majorité, sur le bagaudisme de la fin du III^e^ siècle. Les notes de bas de page les donnent en latin (ou en grec, plus rarement), sur la base d'éditions qui ne sont pas toujours celles qu'on attendrait : pourquoi en effet, pour le *Querolus*, privilégier HERRMANN par rapport à JACQUEMARD, ou, pour la *Vita Martini* de Paulin de Périgueux, CORPET par rapport à PETSCHENIG (à moins que ce ne soit parce que CORPET — mais en 1849 — offre la seule traduction française disponible à ce jour de ce poème...) ? Les textes sont du reste souvent déparés par des coquilles, sans qu'il soit toujours possible de savoir si l'erreur provient du latin « peu orthodoxe » de certains auteurs, ou de la transcription du passage concerné par J.-C. SÁNCHEZ-LÉON ; mais les bévues manifestes ne sont pas rares, et la liste en serait trop longue. Il en va de même pour les traductions, qu'elles soient reprises de travaux antérieurs ou personnelles (les deux formules coexistent, ce qui fait qu'*Octodurum* devient tantôt « Octodure », tantôt « Martigny », qui semble préférable). Dans ce dernier cas, on relève de fréquent oublis de « petits » mots, surtout *omnes*, ou des problèmes de ponctuation, des variantes entre les graphies du mot « Bagaudes » dans le texte d'origine et dans le texte français, des approximations (*pro Christo libenter occubuit* = « il subit le martyre », p. 142), des maladresses (*rictus horrent* = « ses grimaces frissonnent »,

p. 135-136, ou *gesta* = « les gestes », au lieu de « la geste », *passim*), voire des erreurs (*pro Christo uictimatus* = « sacrifié par le Christ », p. 137-138 — par confusion avec l'espagnol *por* ? —; *regibus hanc fidei numquam seruasse tenorem saepibus* (*sic*, pour *saepius*) *expertum* = « il est confirmé par les princes qu'elle n'a jamais tenu sa parole », p. 154-155, au lieu de « les souverains ont maintes fois fait l'expérience que jamais elle ne leur a tenu longtemps parole », etc.). Bref, la lecture de cette collection de textes, si utile, et de la traduction qui en est donnée, doit se faire avec vigilance. Deux appendices développés, sur « le nom *Bacauda* dans l'onomastique européenne du Haut Moyen Âge » et sur « les monnaies attribuées à Amandus et Aelianus depuis le XVI^e^ siècle », concluent cette riche étude de nos sources sur le bagaudisme.

Ces deux appendices, considérablement résumés, se retrouvent à la fin de l'ouvrage espagnol (p. 148-151), entre une reprise des textes-sources, grecs et latins (sans traduction, p. 123-147), et une reproduction de la bibliographie (p. 155-168) que l'on trouvait dans le volume français. Au début du livre, l'Introduction suit, à travers les sources, le bagaudisme en Gaule, à la fin du III^e^ siècle et dans la première moitié du V^e^, ainsi qu'en Espagne durant cette dernière période, rappelle les principales théories visant à l'explication de ce mouvement (en doutant de celle qui y voit une collaboration entre riches et pauvres à travers le patronage), et souligne sa spécificité géographique, ainsi que l'incertitude qui règne sur sa portée sociale et sur la condition des rebelles. Il convient alors (Première partie) d'étudier, en exploitant toutes nos sources, le caractère du bagaudisme (à travers sa dénomination, sa géographie et sa chronologie, ses causes d'abord économiques et sa composition sociale, ses spécificités régionales, son organisation militaire rudimentaire, autour de chefs charismatiques, ses actions de rébellion, ses alliés, suèves, voire huns, et ses opposants dans les classes dirigeantes) : ce « bandolerismo complejo » n'apparaît alors pas comme un mouvement révolutionnaire, au sens politique du terme, mais comme l'expression d'un « objectif fondamental : se libérer de l'ordre romain » (p. 73). Une récapitulation très claire (p. 75-80) définit ce que n'est pas, ou pas seulement, le Bagaude, puis ce qu'il est vraiment; après quoi l'auteur s'attache (Seconde partie) à la perception qu'eurent de lui les contemporains et leurs successeurs, c'est-à-dire à « la transformation du phénomène historique en mythe dans la mémoire collective » : bandit ou martyr, le Bagaude subit un processus de démonisation ou d'héroïsation, au gré des époques et/ou des milieux, païens ou chrétiens, cultivés ou populaires, et ce non seulement au Moyen Âge, mais jusque dans la littérature nationaliste et/ou libertaire du XIX^e^ siècle (Épilogue). Cet aspect du problème est peut-être le plus neuf et le plus intéressant d'un ouvrage fort sérieux (voir la discussion serrée sur les différentes versions de la passion des martyrs d'Agaune, p. 97 sq.), même si l'on peut y regretter parfois l'absence de telle référence éclairante (ainsi les articles « Barbar » ou « Gigant » du *R. A. C.* dans les n. 63 p. 86 et 67 p. 89), et trop souvent la présence de coquilles fâcheuses, comme dans le livre en français recensé plus haut.

Au total, deux volumes qui ne sont pas irréprochables matériellement, requièrent le « diligent lecteur » que Montaigne souhaitait pour ses propres œuvres, et auraient pu faire un peu de place à l'iconographie, mais constituent sur le bagaudisme une somme d'autant plus appréciable que, sans faire entre eux double emploi (sauf en certaines parties, inévitables, comme la bibliographie), ils peuvent l'un et l'autre suffire à des lecteurs qui, à la différence de l'auteur, ne maîtriseraient que le français ou l'espagnol.

Vincent ZARINI.

Wolfgang HAGL, *Arcadius Apis Imperator*, Synesios von Kyrene und sein Beitrag zum Herrscherideal der Spätantike : Stuttgart, 1997, 224 pages.

En s'appuyant sur une documentation impressionnante et bien maîtrisée, l'auteur se propose de donner une interprétation nouvelle du *Discours sur la royauté* et surtout des *Contes égyptiens* de Synésios de Cyrène, œuvres qu'il estime étroitement liées entre elles.

Après un inventaire fort utile des sources anciennes et des œuvres modernes consacrées à Synésios, W. HAGL prétend que le *Discours sur la Royauté* dépeint l'empereur idéal tel que le conçoivent la maison impériale et la Cour, à la suite de Théodose. Quant aux *Contes égyptiens*, à travers le mythe du conflit entre Osiris et Typhon ancré dans la tradition grecque par le *De Iside et Osiride* de Plutarque, il expose la lutte entre le Bien et le Mal, l'usurpation et le pouvoir légitime. Synésios a dû adapter cet antagonisme mythique aux personnes et aux événements de son temps, ce qui a donné lieu à de multiples interprétations.

Suit une étude (p. 34-62) sur la fin du règne de Théodose, sur la Cour d'Arcadius et sur Constantinople durant ce temps de crise, qui sert de fondement historique à l'exégèse du *Discours sur la Royauté* et des *Contes égyptiens*. Arcadius, loin d'être le personnage falot que dépeint la tradition, sut dominer ses préfets du prétoire et s'opposa en personne à la mainmise de Stilicon et d'Honorius sur la partie orientale de l'empire. Les frictions politiques et militaires entre Stilicon et Eutrope furent vives. En fait l'empire demeura indivis, mais le domaine administratif et les champs d'opérations militaires restèrent séparés entre l'orient et l'occident. À Constantinople, Aurélien ne jouit pas de l'influence prépondérante que lui a attribuée la recherche jusqu'à présent, pas plus que les autres préfets du prétoire. La lutte contre Tribigild et Gainas, le massacre des Goths dans la capitale, l'expédition victorieuse de Fravitta furent contrôlés par l'empereur lui-même.

Le *Discours sur la Royauté* (p. 63-102) n'est pas un panégyrique ; c'est un « miroir du prince », genre qui remonte à Isocrate. Un jeune provincial ne pouvait se permettre de critiquer l'empereur. Son discours illustre la propagande impériale qui cherchait à assurer au souverain un enracinement idéal pour son règne. Synésios met l'accent sur le principe dynastique. Le prince doit donc suivre l'exemple de son père. Le Cyrénéen peut parler ainsi parce qu'il est philosophe. Les philosophes sont les éducateurs des rois. Synésios enseigne une morale proche de celle du stoïcisme. Le souverain doit mener un genre de vie rustique, régner avant tout sur lui-même, être laborieux, valeureux au combat, au lieu de vivre enfermé dans son palais, comme un potentat oriental, ce qui le prive de toute efficacité politique et militaire. Il doit être un autocrate, c'est-à-dire commander directement les autres, et surtout l'armée. Comment pourrait-il donc laisser les barbares envahir les plus hauts postes civils et militaires ? Théodose a été trop bon envers eux. Enfin W. HAGL réfute la chronologie proposée par A. CAMERON pour le séjour de Synésios à Constantinople (397-400) et maintient celle de C. LACOMBRADE et de D. ROQUES (399-402).

Quant aux deux *Contes égyptiens* (p. 103-200), ils sont étroitement liés entre eux et au *Discours sur la Royauté*. Ils constituent une œuvre complexe qu'A. CAMERON fait remonter à des sources égyptiennes, à l'antique panégyrique, à la littérature néoplatonicienne et à l'apocalyptique égypto-hellénique, autant d'aspects examinés par l'auteur. Ils ont la forme de contes tout en faisant allusion à l'histoire contemporaine. Après des considérations générales sur les mythes, W. HAGL passe minutieusement en revue les résultats de la recherche sur l'identification d'Osiris avec Aurélien et de Typhon avec Eutychianos ou Cesarios, sur le bannissement

d'Osiris-Aurélien, sur l'identification de Tauros, du grand prêtre, etc... L'incertitude demeure sur tous ces points.

W. HAGL propose enfin une nouvelle interprétation des *Contes égyptiens* (p. 164-190). En s'appuyant sur des documents archéologiques comme l'obélisque de l'hippodrome de Constantinople, le forum Tauri, le forum d'Arcadius, il démontre l'équivalence entre Osiris, Apis et Arcadius. Apis et l'empereur fusionnent pour la sauvegarde de l'empire. Osiris n'est pas Aurélien, mais Théodose et Arcadius son fils. Le forum Tauri symbolise la paix romaine après la victoire de l'empereur sur les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. L'obélisque et son socle du Bas-Empire illustrent l'identité du pharaon, « puissant taureau », et de l'empereur Théodose avec sa lignée. La providence divine, qui se manifeste par des divinités intermédiaires, comme le voulaient Platon et les néoplatoniciens, veille sur le salut de l'empire. L'accession au trône doit être dynastique, mais sa légitimité doit s'appuyer sur l'aptitude à régner du prétendant, et non sur le droit d'aînesse. Ainsi Osiris fut préféré à Typhon son aîné. L'auteur montre enfin la possibilité d'insérer son interprétation nouvelle dans la trame des événements historiques contemporains.

Cet ouvrage, animé par une implacable logique, bouscule bien des idées reçues. Mais comment expliquer, par exemple, l'insolence des propos de Synésios dans le *Discours sur la Royauté* ? Et ne doit-on pas accorder une part à la fantaisie dans la composition des *Contes égyptiens* ?

Noël AUJOULAT.

Mapping ancient Iberia. Progress and perspectives. Guest Editor Robert C. KNAPP : *The Classical Bulletin*, volume 72-1, 1996, pages 3-64.

Dans ce fascicule sont réunies cinq communications présentées en décembre 1994 au congrès conjoint de l'American Philological Association et de l'Archaeological Institute of America ainsi qu'un texte de R. C. KNAPP, coordinateur de l'ensemble et auteur de la préface introductive (p. 3-6). Il y fait le point sur les problèmes que pose la cartographie antique de la péninsule Ibérique et présente le contenu des différentes contributions de cette synthèse, que conclut (p. 59-64) une bibliographie commune. Si cette dernière renvoie (comme le titre général) à l'*Iberia* des auteurs grecs et latins, les six textes intéressent surtout l'*Hispania* d'époque impériale, les deux premiers concernant la *Tabula Imperii Romani* et les quatre autres la Bétique.

Depuis son lancement dans les années vingt, ce projet international de cartographie du monde romain à l'échelle de 1 :1.000.000e a connu bien des déboires... Dans leur article *The Tabula Imperii Romani and studies on the territory of Hispania* (p. 7-12), F. J. SÁNCHEZ-PALENCIA, A. CEPAS PALANCA et D. PLÁCIDO rappellent les causes politiques et idéologiques de son retard : la guerre civile espagnole, puis une vision nationaliste, esthétisante et académique en honneur jusqu'à ces dernières années (cf. les actes du colloque *Historiografía de la Arqueología y de la Historia Antigua en España (siglos XVIII-XX)* publié à Madrid en 1991). Le passage d'une conception philologique (où la cartographie sert seulement de dictionnaire) à une conception naturaliste (où elle cherche à interpréter les données) ne s'est fait que récemment à la faveur de la renaissance des autonomies. Celle-ci a également éveillé l'intérêt pour de véritables synthèses régionales (où les peuples sont désormais replacés dans le cadre de leur territoire) et pour d'autres zones que le Sud ou l'Est de la péninsule Ibérique, les plus étudiés jusqu'ici comme en té-

moigne involontairement le fait que les quatre exemples présentés (par des chercheurs étrangers) concernent tous la Bétique. En revanche, les deux premières cartes de la *TIR* publiées coup sur coup (en 1991 et 1993) portent sur le Nord-Ouest et le Nord de l'*Hispania* : il s'agit des feuilles K29 Porto (*Conimbriga-Bracara-Lucus-Asturica*) et K30 Madrid (*Caesaraugusta-Clunia*). Leur préparation nécessita de définir des choix et des règles valables pour l'ensemble de la péninsule ; A. CEPAS PALANCA les expose dans *The Tabula Imperii Romani in Spain : integration and diversity* (p. 13-18), où elle rappelle la principale difficulté de ce projet : à la fois archéologiques et historiques, les cartes de la *TIR* associent en effet des données synchroniques et diachroniques ; il en résulte une image complexe, dans le temps mais aussi dans l'espace, dont témoigne à elle seule la dénomination (antique et moderne) de chaque feuille.

Les quatre autres textes se limitent eux aussi à la période romaine et comme signalé plus haut ne concernent que la Bétique : le premier et le dernier s'intéressent à sa cartographie, le second et le troisième aux cartographes antiques. Dans *The land as map : problems of Roman land division in Baetica* (p. 19-28), E. W. HALEY évoque plusieurs exemples de cadastres repérés sur la carte moderne (ou même sur le terrain) mais qui ne semblent pas romains ; il rappelle que la centuriation n'a pas été générale et suggère que celle de colonies pourrait traduire une punition plus qu'une promotion des cités : de là viendrait qu'il n'y a pas autant de cadastres qu'on le penserait et pas forcément là où on les attendrait. Examinant le travail de *Ptolemy mapping Baetica* (p. 29-36), R. C. KNAPP le juge tout à fait remarquable, compte tenu des instruments sommaires et des sources disparates dont il disposait : il ne s'est pas contenté des périples côtiers de ses prédécesseurs mais a utilisé le réseau routier romain (ici la *uia Augusta*). Dans *Spatial conception in the ancient geographers and the mapping of Hispania Baetica* (p. 37-49), M. E. DOWNS s'intéresse à la vision que Ptolémée mais aussi Strabon et Pline avaient du paysage : les géographes romains ne semblent pas avoir conçu l'intérêt de cartes à moyenne échelle (territoire d'un peuple par exemple) ; elles ne leur semblaient sans doute pas nécessaires, à la différence de celles à très grande (oikoumène, réseau routier) ou très petite échelle (cadastre, *ager* d'une cité). Enfin S. KEAY souligne, avec *Ideology and the location of Roman towns in Baetica* (p. 51-57), l'importance du substrat indigène dans une trame urbaine particulièrement dense. Celle-ci fut remodelée par Rome au nom de principes où la loyauté à César puis à Auguste semble avoir été un facteur déterminant : une telle hiérarchie devait transmettre (grâce au patronat impérial notamment) un message idéologique identique à celui de la *uia Augusta* reliant ces cités privilégiées.

On peut seulement regretter que ces quatres études abordent les problèmes de cartographie à l'aide d'exemples ne portant que sur la Bétique, à laquelle les deux derniers tiers de cette synthèse sont d'ailleurs consacrés ; d'où un certain sentiment d'hétérogénéité et de déséquilibre malgré la préface et la bibliographie communes. Il aurait été intéressant de présenter cette problématique pour les zones publiées dans les feuilles de la *TIR*, ainsi le lien entre réseau routier et urbanisation que A. CEPAS PALANCA évoque brièvement (p. 16) : dans les trois *conuentus* du Nord-Ouest, la carte fait ressortir le caractère très romain (et non indigène comme on s'y attendrait) du peuplement, les routes reliant des villes presque toutes créées *ex nouo* ; à l'inverse, elle révèle un peuplement surtout indigène dans ceux de *Clunia* et *Caesaraugusta*, ce qui semble paradoxal pour des régions plus rapidement et fortement romanisées mais s'explique par l'existence de cités (et sans doute de voies) préromaines qui ont déterminé le tracé du réseau routier.

Souhaitons que les deux feuilles de la *TIR* ainsi que ces études cartographiques

sur la Bétique soient les premières mais non les dernières du genre, dans la péninsule Ibérique comme dans les autres pays concernés par la *Tabula Imperii Romani*, où sa publication se fait attendre depuis des décennies. Les cartes déjà parues sont mentionnées dans la bibliographie alphabétique commune (à *Tabula Imperii Romani* alors qu'on trouvera les feuilles hispaniques au nom du premier de leurs éditeurs scientifiques : A. BALIL pour la K29 et G. FATÁS pour la K30).

Nicole DUPRÉ.

Strade romane, ponti e viadotti (Atlante tematico di topografia antica, 5, 1996, a cura di Lorenzo QUILICI e Stefania QUILICI GIGLI) : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1996, in-4°, 292 pages, nombreuses illustrations.

Cet atlas thématique va bon train et ses auteurs exploitent systématiquement les champs de recherche qui leur sont proposés. Les ponts qui étaient déjà à l'honneur dans les tomes 2 et 3 fournissent à eux seuls la matière du tome 5 qui est peut-être le plus substantiel de la série. Conformément aux normes de la collection chaque pont ou série de ponts fait l'objet d'un dossier rigoureux à base essentiellement archéologique. De plus chaque notice s'achève sur une bibliographie dans laquelle rien n'est laissé au hasard.

Les vingt-deux articles qui constituent ce recueil sont tous de bonne venue. Le recenseur tient néanmoins à dire l'intérêt qu'il a pris aux rapports suivants qui dépassent le point de vue strictement descriptif : *Sui cosidetti Ponti Sodi e Ponti Terra* (S. QUILICI GIGLI), *I ponti della via Ostiense* (L. QUILICI), *I ponti sul basso corso dell'Aniene* (L. QUILICI, S. QUILICI GIGLI), *L'istmo di Sulcis e il ponte romano : per una ricostruzione storica e topografica* (P. MATTAZZI), *Evoluzione tecnica nella costruzione dei ponti : tre esempi tra età republicana e alto medioevo* (L. QUILICI). Mais, répétons le, le reste du volume est riche de substance.

Les optimistes pourront se prendre à espérer, à la lecture de ce recueil, que la somme en voie de réalisation aidera à comprendre ce que furent les plus anciens pontifes !

Jean-Claude RICHARD.

La Médecine de Celse, aspects historiques, scientifiques et littéraires : « Mémoires XIII » publiés par le « Centre Jean-Palerne » (GDR 0734) ; textes réunis et édités par Guy SABBAH et Philippe MUDRY, Publications de l'Université de St-Étienne, 1994, 380 pages.

Cet ouvrage, le treizième de la série « Mémoires » publiée par le Centre Jean-Palerne (C.N.R.S., GDR 0734) regroupe quinze études substantielles, précédées d'une brève introduction par G. SABBAH et Ph. MUDRY. L'éventail des centres d'intérêt est large, depuis la place de Celse dans le mouvement intellectuel du I^er^ siècle commençant jusqu'à la réception de Celse du XIII^e^ au XVIII^e^ siècle. On ne s'étonnera pas de cette diversité : Celse est un auteur important, sans doute le plus important des auteurs romains ayant écrit sur la médecine, en tout cas le premier à porter témoignage sur l'immense acquis de la science hellénistique — Le livre s'ouvre par une étude d'Élisa ROMANO, *Verso l'enciclopedia di Plinio. Il debattito scientifico fra I a.C. e I d.C.* (p.II-27). On sait que Pline déplorait le bilan scientifique négatif des premières années du principat. Contre Pline, l'auteur — se servant d'ailleurs parfois des listes d'*auctores* dressées par Pline lui-même — rappelle les livres

sur l'architecture, la mécanique, la poliorcétique, l'agriculture, la géographie. Elle reconnaît leur caractère technique et décèle une tendance irrationnelle dans l'essor de l'astrologie et dans la « finalisation » de la science. Il est clair, comme le dit E. ROMANO que Pline est le point d'arrivée de ce mouvement encyclopédique, même si (ajouterions-nous) il s'est battu avec la dernière vigueur contre les impostures des mages et autres charlatans. — Brigitte MAIRE, *Quelques apports d'une nouvelle lecture des manuscrits à la constitution du texte du* De Medicina. *Exemple du* l. II (p. 29-62). L'objet avoué de l'auteur est de mettre en lumière l'importance du mss *T* (*Toletanus*) ignoré de Marx et de Spencer. Les apports de *T* sont scrupuleusement évalués. Malgré une perplexité avouée (p. 61) B. MAIRE assure que *T* confirme l'existence d'une autre branche de la tradition (*J T*) en face de *F V*. L'espace imparti à un compte rendu interdit de discuter en détail les conjectures ou les solutions de l'auteur. Disons qu'elle a souvent raison, et qu'il faudra tenir compte de ses observations. On est cependant un peu surpris qu'elle porte au crédit de *T* des leçons offertes également par les autres manuscrits (au total près de la moitié !). Pour une évaluation exacte, ne faudrait-il pas relever systématiquement *toutes* les leçons de *T*, quand elles diffèrent de *F V*, voire de *J* (et de *P*) ? — Fabio STOK, *Celso e gli Empirici* (p. 63-76). Partant du passage célèbre du *Prooemium* du *De Medicina* (27-44) qui est l'exposé le plus ancien que nous possédions sur le courant « empirique » en médecine, F. STOK, s'appuyant sur de riches références bibliographiques, reconnaît plutôt à Celse une orientation académique. L'encyclopédiste n'est pas, comme on l'a soutenu tour à tour, « empirique », ni sceptique, ni « rationaliste » (dogmatique). Cette position expliquerait sa rencontre partielle avec l'empirisme, mais aussi ses divergences, et sa liberté à l'égard des « sectes » médicales. — Heinrich von STADEN, *Media quodam modo diuersas inter sententias : Celsus, the rationalist, and Erasistratus* (p. 77-100). H. v. STADEN affirme d'abord très justement que pour une évaluation correcte des positions théoriques de Celse, il convient de prendre en considération l'ensemble du *De Medic.* et non pas la seule Préface (*Prooem.*). Celse affiche volontiers sa liberté de jugement, et s'engage dans un projet non partisan. Aussi, bien qu'il se range beaucoup plus souvent à des vues « rationalistes », adopte-t-il des positions contraires à celles d'Erasistrate (considéré comme le véritable héritier d'Hippocrate) : exemple typique : le traitement de l'hydropisie III, 21, 15. H. v. STADEN fait de ce passage une étude très précise et d'une érudition raffinée. En désacord avec Erasistrate sur des points importants (localisation, traitement), Celse admet cependant certaines vues du grand médecin alexandrin. Autres points minutieusement scrutés : IV, 31, 9 (*podagra*) : IV, 18, 4. Plusieurs passages font voir le respect de Celse pour la méthode, notamment pharmaceutique, d'Érasistrate ; mais l'auteur du *De Med.* garde un avis indépendant, calme et clair, où H. v. STADEN voit un trait de sagesse romaine. — D. MANETTI, A. ROSELLI, *Il ruolo della tradizione nei libri chirurgici di Celso* (p. 103-124). Les auteurs soulignent à juste titre la valeur des l. VII et VIII, vrai « manuel de chirurgie ». Ils examinent la préface du l. VII, en la comparant avec les autres préfaces des trois sections du *De Medic.*, notamment celle du l. V (contre Asclépiade). Dans leur étude très riche, précise et bien argumentée, ils considèrent d'abord le l. VII « entre spécialisation et vulgarisation » ; puis le l. VIII qui s'inscrit pleinement dans la tradition d'Hippocrate « *locuples auctor* ». Sont examinées les données du maître de Cos et leurs réélaborations successives, puis l'anatomie de Celse, tributaire des Alexandrins. — Marie-Hélène MARGANNE, *La réduction des luxations de l'épaule dans le* De Medic. *de Celse.* (P. 123-133) La luxation de l'épaule offre un champ d'investigation idéal, en raison du grand nombre de passages parallèles dans la littérature médicale grecque et romaine. L'auteur dispose d'une ample documenta-

tion, notamment de papyrus grecs. Elle observe que Celse ne cite qu'une source, Hippocrate, qu'il ne suit d'ailleurs pas servilement : il distingue par exemple deux variétés de luxation de l'aisselle, contre une seule chez Hippocrate. Celse annonce ainsi ce qui sera la doctrine de Galien (un petit reproche : était-il nécessaire de reproduire, avec sa traduction, tout le chapitre 15 ?) — Innocento MAZZINI, *La chirurgia celsiana nella storia della chirurgia greco-romana* (p. 135-166). L'étude très développée d'I. MAZZINI (que nous ne pouvons malheureusement pas analyser ici en détail) s'articule en neuf parties justifiées par « la très grande importance » des l. VII et VIII pour l'histoire de la chirurgie dans le monde antique. L'auteur s'assigne cinq objectifs :

- exposer le niveau atteint par la chirurgie à Rome au I^er^ siècle p. C.;
- montrer la particularité de cette chirurgie par rapport aux stades antérieurs et postérieurs;
- identifier, si possible, l'élément celsien;
- relever les confirmations qu'apporte la littérature non médicale;
- faire voir enfin les rapports entre cette œuvre et la situation historique, culturelle, sociale du I^er^ p. C.

Relevons seulement, dans ce panorama très vaste, la mention des particularités exclusives de Celse (qui sont nombreuses), comme l'embryotomie et la préoccupation déontologique (réflexions sur la *medicina temeraria*, que l'on retrouve ailleurs dans le *De Medic.*) I. MAZZINI sait bien situer les bonnes questions, et sa contribution se signale par l'érudition et l'ampleur des vues générales. — Ralph JACKSON, *The surgical instruments, appliances and equipment in Celsus* De Medicina (p. 167-210), propose un travail qui relève autant de l'archéologie que de la médecine. Il a le mérite d'une extrême précision, et d'une information très à jour. On appréciera ses très commodes « tables » : occurrences de *scalpellus* selon ses diverses utilisations, instruments pour le traitement des fractures osseusses, objets ordinaires adaptés à l'usage médical, sutures, ligatures, bandages. Après 3 pages de bibliographie, 6 pages sont consacrées à la reproduction en demi-grandeur des instruments chirurgicaux, remarquablement commentés dans le texte. — Alain TOUWAIDE, *La toxicologie dans le* De Medic. : *un système asclépiado-méthodique* ? (p. 211-254). L'auteur se propose, à propos de V, 25, 1-12, d'identifier les écoles médicales auxquelles Celse a emprunté, et de voir quelle synthèse il en fait. Après avoir examiné le *corpus toxilogorum* du II^e^ siècle a. C. au III^e^ siècle p. C. A. TOUWAIDE souligne la parenté entre Celse et Asclépiade le Jeune (sous Titus). D'une façon peut-être un peu hypothétique (« il se pourrait que »...) il suppose que cette parenté ne se limite pas à un seul passage. A. TOUWAIDE reconnaît que, contrairement au méthodisme, Celse prescrit 33 médicaments anti-toxiques, qu'il est parfois dogmatique », et parfois « empirique » (l'anecdote des Psylles). Cette hétérogénéité doctrinale reflèterait selon A. TOUWAIDE un « méthodisme de deuxième génération ». On peut se demander aussi si ce n'est pas un éclectisme encyclopédique. En tout cas, on appréciera l'information très large de l'auteur, les annexes qu'il propose et les belles illustrations tirées des manuscrits de botanique. — Jackie PIGEAUD, *La réflexion de Celse sur la folie* (p. 257-279) tire d'abord les conclusions que suggère le plan annoncé par Celse en III, 18 : les trois affections mentales généralement reconnues par les anciens, *phrénitis, mélancolie* et *manie* y sont regroupées sous le titre générique d'*insania*. Cette réorganisation est significative, comme l'abandon par Celse de la distinction (fondamentale pour Thémison, au dire de Caelius Aurelianus) entre maladies aiguës et maladies chroniques. J. PIGEAUD prend soin de fournir une traduction personnelle du c. 18. Puis la comparaison fructueuse avec les données nombreuses éparses dans le l. II, une analyse aiguë

des « signes » de la folie et de ses manifestations dans les trois « espèces », le conduisent à une réflexion profonde sur les différences entre Celse et la tradition hippocratique (rupture entre les l. II et III). Mais Celse n'est pas non plus exactement sur les positions méthodistes de Thémison. Au terme de cette étude magistrale sur la place de l'*insania* celsienne dans l'histoire de la médecine antique, l'auteur de la *Maladie de l'âme* (1981 et 1989) conclut prudemment en s'interrogeant sur une possible originalité de Celse dans ce développement. — Salvatore CONTINO, *Aspetti della lingua di Celso* (p. 281-296). Riche et très bien informée, l'étude de S. CONTINO a le défaut (qui ne lui est pas imputable !) de recouper sur plusieurs points les contributions suivantes. Il étudie d'abord la position de Celse face au grec ; les dérivés en *-ma* et *-sis* ; mais aussi les dérivés en *-tio*, *-osus*, et les adjectifs préfixés en *per-* et *sub-*. Il insiste, preuves à l'appui, sur l'aspect « technico-colloquinal » de la prose de Celse. — David R. LANGSLOW, *Celsus and the making of a Latin medical terminology* (p. 297-318) présente une étude intéressante, très précise, de l'emploi par Celse de termes grecs (23 % de l'ensemble des termes médicaux). Il signale opportunément que la terminologie grecque était loin de la perfection : ainsi des Latins distinguent *grauedo* et *destillatio*, confondus comme *koryzai* par Hippocrate, repris plus tard seulement en *koryza* et *katastagmos*. Notons l'étude suggestive des périphrases de Celse, qui ont une valeur plus descriptive qu'un terme compact. La périphrase illustre la variété des moyens dont use Celse, à côté des emprunts et des calques. Très utile appendice. — Sergio SCONOCCHIA, *Osservazioni sull'lexico e sulla sintassi del* De Med. *di Celso.* (p. 319-340). Après de très bonnes remarques sur les périphrases de Celse, sur la graphie des mots grecs, S. SCONOCCHIA étudie suffixes, diminutifs, syntaxe et constructions adnominales. Les « vulgarismes » ne sont pas absents de cette prose technique. Tout ce que dit l'auteur est remarquable et mérite d'être retenu. Avantage précieux : sa contribution se présente comme une vaste bibliographie, commentée et illustrée. Il est vrai, comme l'avance S. SCONOCCHIA, que Celse a donné comme le « coup d'envoi », dans la littérature médicale romaine, d'une tendance philhellène qui va continuer à s'épanouir jusque dans la langue de la médecine actuelle. — Les deux derniers textes ouvrent les portes de l'avenir : le premier, de Danielle JACQUARD, *Du Moyen Âge à la Renaissance, Pietro d'Abano et Berengiero da Carpi, lecteurs de la préface de Celse* (p. 343-358) montre que le *De Medic.* longtemps négligé comme on sait, a été utilisé dès la fin du XIII[e] siècle par l'érudit Simon de Gênes, archiatre du pape Nicolas II, dans sa compilation longtemps célèbre, *Clavis sanationis.* À la même époque Pietro d'Abano utilise la préface de Celse et le *De Sectis* de Galien pour son *Conciliator differentiarum philosophorum et medicorum.* Au début du XVI[e] siècle Berengiero da Carpi, pour sa part, utilisera de larges extraits de Celse dans ses propos sur la vivisection. — Klaus Dietrich FISCHER, *Der Arzt Johann Friedrich Clossius* (1735-1787). *Leben und Werk eines Celsusliebhabers im Zeitalter der Aufklärung.* Ce médecin allemand a traduit en vers latins notamment les *Aphorismes* d'Hippocrate et, en 1785, le *De Medic.* (Tübingen). Époque pas si lointaine, où Celse jouait le rôle d'un manuel d'enseignement ! La mise en vers permettait aux étudiants de mieux « mémoriser » ; Clossius choisissant d'ailleurs le distique dit élégique plutôt que l'hexamètre, comme d'un rythme plus facile, et d'une concision qui interdit les lourdes périodes. Pour notre bonheur, Kl. D. FISSCHER nous en donne un extrait que le *Sanus homo* initial dénonce immédiatement comme le début de *De Medic.* I.

Au total, ce volume de « Mémoires XIII » représente un ensemble de travaux très remarquables, qui seront éminemment utiles aux spécialistes de l'histoire de la médecine, comme ils intéresseront les lettrés en général. Souhaitons donc à la

section médicale du « GDR 734 » de nous offrir encore d'autres recueils d'une telle qualité et d'une telle ouverture internationale !

Guy SERBAT.

Armelle DEBRU, *Le corps respirant. La pensée physiologique chez Galien* : Leiden, Brill, Studies in ancient medicine (13), 1996, 302 pages.

Ce n'est que justice si ce livre a été inséré dans la série déjà brillante des études sur la tradition médicale de l'Antiquité, dirigée par John SCARBOROUGH. Armelle DEBRU, professeur à l'Université de Lille, présente là en effet la partie galénique de sa thèse, à savoir la théorie du maître de Pergame sur la respiration et sur la physiologie en général, insérée dans l'histoire de la pensée antique sur ces questions et dans les débats forts vifs de son temps. Elle envisage les mouvements respiratoires, observés grâce à des expérimentations sur le thorax, dont certaines lors de séances publiques qui firent grand bruit à Rome, moins à cause des enjeux proprement médicaux que des enjeux philosophiques en cause. La structure et le fonctionnement du cœur, des poumons et des vaisseaux pulmonaires. La finalité de la respiration et de la perspiration. Elle n'oublie pas l'asphyxie et les autres pathologies respiratoires. Puis elle passe à l'étude des exercices thérapeutiques mettant en jeu les processus respiratoires, avec en particulier la lecture à haute voix. Tous ces développements sont fondés sur des traductions originales. C'est là par bien des côtés un livre novateur, au courant des travaux anciens et récents (bibliographie p. 273-288), qui fait comprendre toutes les réticences et les critiques qu'a suscitées l'œuvre de Galien en matière de physiologie, accusé qu'il fut notamment d'avoir rendu impossible pour des siècles la découverte de la circulation du sang. Il intéressera les historiens de la médecine et les médecins.

Danielle GOUREVITCH.

Histoire des religions.

Philippe BORGEAUD, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie* (Collection La Librairie du XX^e^ siècle) : Paris, Éditions du Seuil, 1996, 266 pages.

Le sous-titre ne doit pas induire en erreur : nous sommes loin de l'héritage laissé par Bachofen et des vastes synthèses qui, comme celles de Przyluski ou d'E. O. James, partent des déesses néolithiques pour aboutir à la Vierge Marie, en passant par la Dame aux fauves, Déméter et Isis, toutes figures de la Grande Déesse ou de la Mère divine, mises toutes plus ou moins sur le même plan. Le livre net et rigoureux de Ph. BORGEAUD propose de la figure et du culte de Cybèle une analyse strictement historique. Plus resserrée dans l'espace et dans le temps, son étude retrace les échanges multiformes qui, du VI^e^ siècle avant notre ère au VI^e^ siècle après, ont fait circuler entre l'Asie mineure, la Grèce et Rome, une complexe figure divine, celle de la Mère des dieux, son cortège spécifique de prêtres eunuques, les galles, et le discours tour à tour païen et chrétien qui se construit autour de la chasteté.

C'est à la fin du VII^e^ et au début du VI^e^ siècle, dans une Phrygie qui, déjà, est en contact avec le monde grec archaïque, qu'apparaissent les premiers monuments, sanctuaires rupestres, effigies et inscriptions d'une « Mère », une *Matar Kubileia*, qui porte le nom d'une montagne, comme d'autres « mères » divines, du